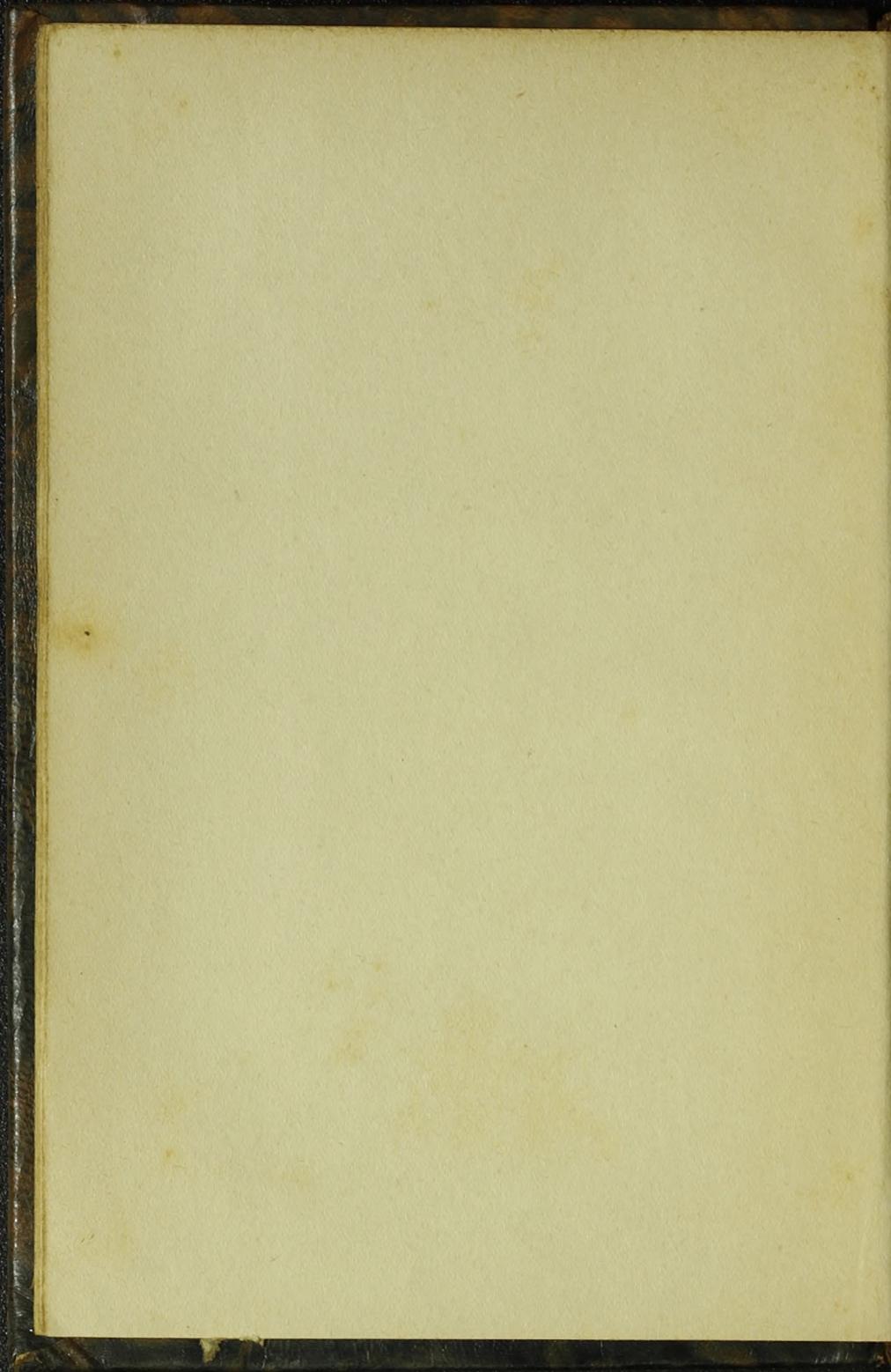




BIBLIOTECA MUNICIPAL

Tombo N. 1904



PETITE  
CORRESPONDANCE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

MM. ÉMILE DE NAJAC ET ALFRED HENNEQUIN



PARIS  
A. ALLOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
COMMISSIONNAIRE  
37, RUE SERPENTE, 37

1879

Tous droits réservés

PRIX  
6 FRS 50

---

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

---

P E T I T E  
C O R R E S P O N D A N C E

C O M É D I E E N T R O I S A C T E S

P A R

M M . É M I L E D E N A J A C E T A L F R E D H E N N E Q U I N

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,  
le 2 juillet 1878.



BIBLIOTECA MUNICIPAL  
"ORIGENES LESSA"  
Tombo N.º 1907  
MUSEU LITERARIO

P A R I S  
A . A L L O U A R D , L I B R A I R E - É D I T E U R  
Commissonnaire  
37, RUE SERPENTE, 37

1879

Tous droits réservés.

PERSONNAGES.

AUGUSTE LIVERGIN. . . . .	MM. SAINT-GERMAIN.
ALEXIS THORIGNON. . . . .	FRANÇES.
HECTOR BARTEL' . . . . .	F. ACHARD.
ADRIENNE, femme de Livergin . . . . .	Mmes MARIA LEGAULT.
MATHILDE VERDIER . . . . .	ALICE RÉGNAULT.
VIRGINIE. . . . .	ZÉLIE REYNOLD.
MANETTE . . . . .	GIESZ.
UN CONCIERGE . . . . .	MM. MALARD.
UN GARDIEN du parc Mouceau . . . . .	RÉVEL.

UN DOMESTIQUE.

---

*De nos jours, à Paris.*

# PETITE CORRESPONDANCE

---

## ACTE PREMIER

---

Le parc Monceau. — Deux allées à droite; deux allées à gauche. — Corbeille de fleurs, massifs d'arbustes, grands arbres. — Au fond dans le lointain, la vue des façades de derrière des hôtels de la rue Murillo. — Au deuxième plan, un peu à droite, un banc adossé à un massif d'arbres. — Trois chaises en fer, à gauche, premier plan. — Deux chaises en fer à droite, premier plan. — Au fond chaises et bancs.

## SCÈNE PREMIÈRE

PROMENEURS, puis LE GARDIEN, puis MANETTE, puis VIRGINIE.

Des promeneurs vont et viennent dans le fond, parmi eux, une nourrice traînant une petite voiture et une bonne suivant un bébé qui joue au cerceau. D'autres promeneurs sont assis sur les bancs et les chaises, les messieurs lisent des journaux, les dames travaillent en causant. Une loueuse de chaises se fait payer les chaises occupées.

LE GARDIEN, entrant par la gauche, premier plan, en lisant le petit journal.

« Paris doit être fier de son parc Monceau; ce lieu enchanteur est la reproduction fidèle du paradis terrestre. » (Parlé.) La reproduction fidèle!... Comment peut-on savoir?... Après ça, ce doit être vrai; le *Petit Journal* est toujours si bien renseigné! on a sans doute conservé les plans. (Reprenant sa lecture.) « Par une belle soirée de printemps, promenez-vous à « deux dans ses allées mystérieuses... Le parfum de ses fleurs, « le chant de ses oiseaux, la courbe de ses bancs, tout vous

« pousse à la rêverie et vous invite à l'amour... » (Parlé.) Comment! à l'amour?... Ah! je voudrais bien voir ça par exemple! et la consigne! ah! bien! ils sont bons, les journalistes!

MANETTE, entrant par la gauche premier plan.

Bonsoir, monsieur Bastien.

LE GARDIEN\*.

Mademoiselle Manette! à cette heure-ci!

MANETTE.

Madame dine ce soir chez madame Livergin, son amie de la rue de Courcelles, et j'en ai profité pour venir voir le grand Loulou à sa petite Manette. (Ils s'asseyaient sur le banc contre le massif à droite.)

LE GARDIEN.

C'est moi, le grand Loulou, c'est moi!

MANETTE.

Bédame! puisque c'est convenu que vous devez m'épouser?

LE GARDIEN, vivement, se rapprochant de Manette.

Oh! je suis tout prêt!

MANETTE, s'éloignant un peu.

A bas les mains! Je sais bien, que vous êtes tout prêt. Moi aussi, je suis toute prête... si vous l'entendez comme ça!

LE GARDIEN.

Enfin, pour quand est-ce, voyons?

MANETTE.

Pour quand je serai fruitière, je vous l'ai dit.

LE GARDIEN.

Eh bien, soyez fruitière tout de suite, alors.

MANETTE.

Oh! mais pour ça, il me faut la dot que madame m'a promise le jour où elle se remariera. Par malheur elle ne se décide pas.

LE GARDIEN.

Elle fait des manières?

MANETTE.

Non, mais vous savez... Chat échaudé, comme on dit...

LE GARDIEN.

Votre maîtresse a été échaudée?

MANETTE.

J'ai pas connu M. Verdier, le défunt à madame. Mais rien qu'à voir son portrait, ça devait être un fameux porc-épic!

LE GARDIEN.

Et elle conserve le portrait de cet animal?

MANETTE.

Elle le conserve, mais de temps en temps, elle le décroche! De sa chambre elle l'a fait passer dans le salon, puis dans la

\* M., le Gardien.

lingerie... M'est avis qu'elle ne tardera pas à le porter au grenier. Et quand elle ne le verra plus du tout...

LE GARDIEN.

Elle se décidera à en prendre un autre.

MANETTE.

Dame! elle est encore trop jeune pour rester le bec dans l'eau. (Ils se lèvent.)

LE GARDIEN.

Eh bien! ma petite Manette, il faut engager votre maîtresse à bloquer son défunt au grenier, parce que, voyez-vous, je suis pressé, moi! Quand on est gardien du parc Monceau, qui est la reproduction fidèle du paradis terrestre, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la courbe des bancs...

MANETTE, à part.

Comme il parle bien!...

LE GARDIEN.

Tout ça vous invite... (Il l'embrasse.)

MANETTE, se dégageant\*.

Eh bien, monsieur Bastien, eh bien!...

LE GARDIEN.

Quoi donc?

MANETTE.

N'êtes-vous pas chargé de veiller aux mœurs?

LE GARDIEN.

Aux mœurs des autres... Oui! mais pour ce qui est des miennes... Vous comprenez, quand on est chef...

MANETTE.

On doit donner l'exemple.

LE GARDIEN.

Ah! bien, merci! les chefs, donner l'exemple! Ce ne serait pas la peine d'être chef, alors! (Il l'embrasse.)

MANETTE, se dégageant\*\*.

Voulez-vous bien finir!... (Après avoir vu Virginie.) Virginie, de chez madame Livergin!

LE GARDIEN.

Croyez-vous qu'elle m'ait vu?

MANETTE.

Vous gesticulez si fort!

VIRGINIE, entrant par la gauche, premier plan avec un petit carton à la main, à Manette\*\*\*.

Il me semblait bien que c'était vous. Je vous dérange?

MANETTE.

Nullement... Nous avons fini de causer.

\* Le Gardien, M.

\*\* M., le Gardien.

\*\*\* V., M., le Gardien.

LE GARDIEN.

Je vous laisse, mesdemoiselles... Je vais faire une petite tournée d'inspection. (Bas à Manette.) Dites donc... poussez le défunt au grenier! Et ferme, là!

MANETTE, bas.

On tâchera, mauvais sujet! (Le gardien sort par la droite, deuxième plan. Les promeneurs s'éloignent peu à peu.)

## SCÈNE II

MANETTE, VIRGINIE.

VIRGINIE \*.

C'est votre amoureux?

MANETTE.

Mieux que cela... mon promis.

VIRGINIE.

Comment, pauvre petite, vous songez à vous marier?

MANETTE.

C'est honnête.

VIRGINIE.

Mais pas drôle!

MANETTE.

Qu'en savez-vous?

VIRGINIE.

J'ai déjà fait bien des services, pas vrai? eh bien! je n'ai pas encore vu un mariage tourner bien.

MANETTE.

Est ce que ça tourne mal chez les Livergin?

VIRGINIE.

Ma foi, on dirait que ça commence. Il y a deux mois que je suis chez eux... Et depuis deux mois, le verrou que madame a dans sa chambre à coucher, tous les soirs, en rentrant chez elle... crac!...

MANETTE.

Bah! alors vous croyez que?...

VIRGINIE.

Est-ce qu'une femme de chambre ne sait pas à quoi s'en tenir?

MANETTE.

Oh! ça, c'est vrai!

VIRGINIE.

J'ai comme idée que madame a dû pincer monsieur. Et cependant, monsieur, n'a pas l'air de ça. Il est si timide! c'est à

\* V., M.

peine s'il ose me regarder en face. Et j'ai eu beau visiter ses habits, je n'ai jamais rien trouvé de suspect dans les poches, ni sur les parements... Vous savez, là, sur les parements... la poudre de riz!... Après ça, c'est peut-être que monsieur est un sounois qui cache son jeu et qui prend ses précautions.

MANETTE.

On a vu des hommes si malins!

VIRGINIE.

Quoi qu'il en soit, voilà des gens qui sont jeunes, riches, qui ont de beaux meubles et pas d'enfants, enfin tout ce qu'il faut pour être heureux, quoi!... et qui ne le sont pas! C'est ça qui vous coupe l'envie de vous marier!

MANETTE.

C'est pourtant ce qu'il y a encore de mieux pour une femme, car rester toute sa vie en service...

VIRGINIE.

Eh! qui vous parle de rester en service?... Avez-vous connu Joséphine Pluchotte?

MANETTE.

Non!

VIRGINIE.

Elle était en condition... dans cet hôtel, tenez, que vous voyez là, à travers les arbres. Eh bien, aujourd'hui, elle joue les princesses au Châtelet!

MANETTE.

Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour ça?

VIRGINIE.

Elle s'est payé une petite correspondance dans le *Figaro*, à trois francs la ligne. Voilà un bon journal! Par la poste et le télégraphe, on ne correspond qu'avec les gens qu'on connaît. Le beau mérite! Par le *Figaro*, on peut correspondre même avec les gens qu'on ne connaît pas. C'est ça qui est intelligent et utile! Joséphine a écrit dans cette feuille qu'elle était une jeune orpheline sans ressources qui désirait entrer comme lectrice dans une famille... ou ailleurs. Et le lendemain, par la même voie, elle a reçu la réponse d'un homme mûr qui a fini par en faire une artiste. Eh bien, moi aussi, je veux devenir une artiste... ou quelque chose d'approchant.

MANETTE.

Et vous avez des chances?

VIRGINIE.

Pardine! (Tirant un fragment du *Figaro* de sa poche et le donnant à Manette.) Voyez, ce que j'ai fait mettre l'autre jour. (Elle remonte un peu pour voir si on écoute.)

MANETTE, lisant.

« Tu l'as vu sortir et tu n'es pas entré. Serait-ce discrétion ou refroidissement? Niniche. »

VIRGINIE, revenant à Manette.

Non pas ça ! Au-dessous.

MANETTE, lisant.

« Vingt-deux ans, isolée et veuve, désire affection et dévouement Coquelicot. »

VIRGINIE.

C'est moi, Coquelicot !

MANETTE.

Isolée!... et veuve !

VIRGINIE.

Isolée!... ça touche ! Veuve... ça intéresse !

MANETTE.

Ah ! bien, par exemple !

VIRGINIE, tirant de sa poche un fragment du *Figaro*.

Et dans le numéro suivant, voyez ce qu'on m'a répondu...  
(Elle remonte.)

MANETTE, lisant.

« Turlurette. J'allais mourir de ton abandon, quand j'ai été  
« rappelé à la vie par *Cardon à la Moelle*, valse brillante, chez  
« tous les éditeurs. »

VIRGINIE, revenant.

Non, pas ça ! Au-dessous.

MANETTE, lisant.

« Coquelicot. Fonds d'affection et de dévouement à placer. Où  
« et quand ? Réponse, *Figaro*. Singe-Vert. »

VIRGINIE.

Et ce soir, je saurai quel est ce Singe-Vert.

MANETTE.

Vous lui avez donné rendez-vous ce soir ?

VIRGINIE.

Oui, à neuf heures, ici même.

MANETTE.

Et vous viendrez ?

VIRGINIE.

Je me suis précautionnée pour ça. J'ai demandé à madame la permission d'aller danser à la noce d'un de mes cousins... Voilà l'avantage d'avoir une nombreuse famille, on a toujours un cousin qui se marie.

MANETTE.

Savez-vous bien, Virginie, que tout cela peut vous mener loin !

VIRGINIE.

Je me laisserai conduire.

MANETTE.

Eh bien, moi, voulez-vous que je vous dise?... Je préfère mon Bastien à tous les Singes-Verts du *Figaro*.

VIRGINIE.

Etes-vous assez bourgeoise ! Après ça, chacun son goût ! Seulement... pas un mot de tout ceci à votre gardien, n'est-ce pas ? Il croirait de sa consigne de venir rôder par ici et il me ferait manquer mon avenir.

MANETTE.

Soyez tranquille !

VIRGINIE \*.

Mais pardon si je vous quitte. Il faut que je porte à madame, le voile qu'elle m'a chargée de lui acheter.

MANETTE.

Et moi, que j'aie à attendre la mienne qui dîne chez la vôtre.

VIRGINIE.

Au revoir, madame Bastien.

MANETTE.

Bonne chance, mademoiselle Coquelicot. (Virginie sort par la droite, premier plan, et Manette par la gauche, premier plan.)

## SCÈNE III

THORIGNON, puis LE GARDIEN.

THORIGNON.

Type du vieux beau, mis à la dernière mode. Il entre par la droite, deuxième plan. Il tire une lettre de son portefeuille, l'ouvre et la lit :

« Demain, sur les neuf heures du soir, Coquelicot attendra « Singe-Vert au parc Monceau, dans l'allée qui conduit à la « grotte, quand on a le boulevard Malesherbes dans le dos. » (Parlé.) J'ai trouvé ce mot hier au *Figaro*... Voyons ! (S'orientant.) La grotte est là... J'ai le boulevard Malesherbes dans le dos... C'est donc ici que m'attendra, ce soir, mon inconnue ! (Regardant sa montre.) Sept heures. J'ai le temps d'étudier le terrain. C'est mon habitude... ça facilite les mouvements. (Examinant le parc.) L'endroit n'est pas mal choisi ; un carrefour avec des bancs et des massifs... C'est une femme prévoyante. Mais qui ça peut-il bien être ? Une veuve isolée qui signe Coquelicot... Pourvu que je ne sois pas volé comme la dernière fois... C'était une négresse ! Bast ! quand on est garçon, riche et au sommet de la vie, cinquante six ans, à quoi passerait-on son temps si l'on ne courait pas après l'inconnu ? On tombe mal neuf fois sur dix, c'est vrai... mais la dixième vous semble d'autant meilleure que les neuf autres ont été désagréables. Et puis un sage ne l'a-t-il pas dit ? « N'est vraiment heureux que celui qui a souffert. » Je ne sais pas quel est le sage qui a dit cela, par exemple, mais

\* M., V.

ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'a dit. (Regardant la lettre.) Joli papier, pas de chiffre, peu d'orthographe... C'est une femme du monde... qui dissimule pour ne pas se compromettre.

LE GARDIEN, entrant par la droite, premier plan, à part.

Quand Manette sera ma femme, je lui défendrai de voir mademoiselle Virginie. Je me connais en bonnes, il en passe tant par ici ! Cette Virginie, c'est de la graine de cocotte.

THORIGNON, allant à lui\*.

Monsieur le gardien, un renseignement, je vous prie. A quelle heure ferme-t-on le parc dans cette saison ?

LE GARDIEN.

A onze heures.

THORIGNON.

Et jusque-là on peut s'y promener librement ?

LE GARDIEN.

Du moment qu'on respecte les gazons et les convenances...

THORIGNON.

C'est bien comme cela que je l'entends. Merci, monsieur le gardien.

LE GARDIEN\*\*.

Il n'y a pas de quoi ! (A part.) Ce vieux-là a des intentions pour ce soir... J'aurai l'œil !... (Il sort par la gauche, premier plan.)

THORIGNON.

Voyons !... Je vais dîner, et dans cinq quarts d'heure, frais et dispos... (Il va pour sortir. — Il aperçoit Adrienne et Mathilde qui entrent par la droite, deuxième plan.) Tiens ! Deux jolies tournures ! (Il s'arrête pour les regarder.)

## SCÈNE IV

THORIGNON, ADRIENNE, MATHILDE.

MATHILDE, à Adrienne\*\*\*.

Pourquoi n'as-tu pas dit à M. Livergin de nous accompagner ?

ADRIENNE.

Parce que c'est bien assez que nous ayons eu mon mari à dîner.

MATHILDE.

Ah ça ! que t'a-t-il donc fait, ton mari ?

ADRIENNE.

Ce qu'il m'a... (Apercevant Thorignon qui s'est approché.) Chut, on nous écoute... (Elles vont s'asseoir sur le banc contre le massif à droite.)

\* T., le Gardien.

\*\* Le Gardien, T.

\*\*\* T., A., M.

THORIGNON, à l'extrême gauche, à part.

Si ma veuve était l'une d'elles... J'ai connu des veuves qui ne se risquaient jamais à un rendez-vous sans une amie de renfort... Et c'est un tort, parce que moi, j'ai souvent préféré l'amie à la veuve... Voyons donc, voyons donc... (Il s'assied sur une des chaises à gauche et fredonne un air, tout en lorgnant Adrienne et Mathilde.)

Légères hirondelles,  
Oiseaux bénis de Dieu...

(Imitant le chant du coq). Coquelicot ! (Continuant son air :)

Ouvrez ouvrez, vos ailes...

Coquelicot ! (A part.) Elles n'ont pas bronché. Elles veulent peut-être des garanties. (Il se lève et passe derrière le massif contre lequel est le banc, en reprenant son air :)

Légères hirondelles,  
Oiseaux...

(Arrivé de l'autre côté du massif tout en saluant Adrienne et Mathilde.) Mesdames, n'auriez-vous pas besoin d'un joli singe vert bien dressé ?

MATHILDE, lui tournant le dos, impatientée.

Mais, non, monsieur !

THORIGNON.

Pardon ! mille pardons ! (A part.) Ce n'est pas ça !... Allons dîner !... (S'en allant en fredonnant un air du *Petit Duc*.)

J'ai cassé mes deux douzaines d'œufs

Mais j'ai sauvé mon innocence...

(Il sort par la droite, deuxième plan.)

## SCÈNE V

ADRIENNE, MATHILDE.

ADRIENNE, assise sur le banc \*.

C'est un marchand d'animaux.

MATHILDE, de même.

Non ! c'est un homme du monde en maraude.

ADRIENNE.

Tu crois ?

MATHILDE.

Je m'y connais. Je ne sais pas à quoi ils s'aperçoivent que je suis veuve ; mais, depuis la mort de M. Verdier les hommes courent après moi !...

\* A., M.

ADRIENNE.

Comment fais-tu pour t'en débarrasser ?

MATHILDE.

Je leur offre un bon de pain en leur disant : c'est tout ce que je puis faire pour vous.

ADRIENNE.

Et ils s'en vont ?

MATHILDE.

Sans demander leur reste...

ADRIENNE.

C'est drôle ! on ne m'a jamais suivie, moi !

MATHILDE.

Tu le regrettes ?

ADRIENNE.

Ça doit être amusant.

MATHILDE.

Pas trop, va... car si l'esprit court les rues, ce ne sont pas ces messieurs qui le colportent. Ils ne savent vous dire que des sottises ! Ah ! ma chère Adrienne, que la vie est triste !

ADRIENNE.

Tu es veuve, cependant.

MATHILDE.

C'est bien pour ça !

ADRIENNE.

Alors, remarie-toi.

MATHILDE.

Merci bien ! j'aime mieux m'ennuyer, qu'être ennuyée.

ADRIENNE.

Bah ! si tu rencontrais quelqu'un de ton goût...

MATHILDE, vivement.

Oh ! ça, c'est fait !

ADRIENNE.

Qui donc ?

MATHILDE.

M. Hector Bartel.

ADRIENNE.

Le peintre qui vient d'achever ton portrait ?

MATHILDE.

Ah ! il y a mis le temps ! Il m'a fait poser... dans le sens artistique du mot... Il n'en finissait pas ! Tous les jours, il me demandait une séance supplémentaire, et, tous les soirs, il m'écrivait, sous prétexte de changer l'heure convenue... Mais il m'était facile de lire entre les lignes...

ADRIENNE.

Qu'il t'aimait ?

MATHILDE.

Je le crois.

Eh bien ?

ADRIENNE.

Eh bien!... j'ai fait la sourde oreille.

MATHILDE.

Mon mari le connaît beaucoup ; ils sont du même cercle. Mais je ne l'ai jamais vu. Est-ce qu'il est affreux ?

ADRIENNE.

Du tout! Il est même fort bien, au contraire, seulement... il a la réputation d'être un mauvais sujet... Et je t'avoue que ça m'a donné à réfléchir... Mais revenons à ton mari.

MATHILDE.

Ah! ce n'est pas la peine, va!

ADRIENNE, avec ennui.

Si c'est sur ce ton-là que tu espères me décider...

MATHILDE, en riant.

Oh! moi, je suis si mal tombée!

ADRIENNE.

Tu m'étonnes. Ton mari me paraît charmant. Il manque peut-être un peu d'initiative. Mais avec quelques encouragements...

MATHILDE.

Ah! qu'il ne compte pas sur moi!

ADRIENNE.

Et voilà où vous en êtes, après...

MATHILDE.

Après sept mois et huit jours de mariage... oui, ma chère! Ah! Auguste n'a pas perdu son temps, va! Cinq mois, jour pour jour, après la cérémonie, il revenait d'un banquet qu'on avait donné à l'occasion de je ne sais quelle exposition ou ses produits avaient été primés...

ADRIENNE.

Ses produits ?

MATHILDE.

Eh ! oui... Tu sais bien qu'il est ..

ADRIENNE.

C'est vrai... J'oublie toujours que ton mari est fabricant de sardines à l'huile... Il revenait donc d'un banquet, et...

MATHILDE.

Ah! tiens... j'aime autant ne pas te le dire.

ADRIENNE.

C'est donc bien grave!

MATHILDE.

Tellement grave que j'ai été sur le point de me retirer chez mon oncle de Marseille.

ADRIENNE.

Ton fameux oncle Riboulet, l'oncle invisible qui n'a jamais

MATHILDE.

pu se décider à venir à Paris, même à l'occasion de ton mariage...

ADRIENNE.

Que veux-tu? C'est un vieux garçon qui est l'esclave de ses habitudes et de sa gourmandise. Chaque fois que je l'invite à venir nous voir, il me répond qu'on n'est bien servi qu'à Marseille, qu'on ne mange bien qu'à Marseille... Ah! j'aurais dû partir. Il m'aurait consolée, et je n'aurais pas cherché à me distraire.

MATHILDE.

Que veux-tu dire?

ADRIENNE.

Rien!

MATHILDE.

Rien?

ADRIENNE.

Non, je t'assure. Parlons d'autre chose. Lis-tu quelquefois le *Figaro*?

MATHILDE.

Je le lis tous les matins.

ADRIENNE.

Et... vas-tu jusqu'à la petite correspondance?

MATHILDE.

Toujours! Ils en inventent de si drôles!

ADRIENNE.

Qui ça?

MATHILDE.

Les rédacteurs du journal. Car je ne puis croire que réellement...

ADRIENNE, étourdiment.

C'est ce qui te trompe.

MATHILDE.

Qu'en sais-tu?

ADRIENNE.

Je... le suppose...

MATHILDE.

Adrienne, tu ne me dis pas toute la vérité.

ADRIENNE.

Mais...

MATHILDE, l'observant.

Est-ce que par hasard tu aurais?...

ADRIENNE.

Moi!

MATHILDE.

Oui, toi!

ADRIENNE, après avoir hésité.

Eh bien!... oui, là!

MATHILDE, avec reproche.

Ah !

ADRIENNE.

Mais en tout bien, tout honneur, je te le jure ! (Sur un geste de Mathilde.) Ecoute, du reste... Voici comment les choses se sont passées. Un matin, il y a quinze jours environ, parut, je ne sais pas si tu te le rappelles, une petite correspondance conçue à peu près en ces termes : « Ennui mortel, cœur tendre, âme in-  
« comprise, aspirations poétiques. Rien des agences. Colibri. »

MATHILDE.

Je m'en souviens parfaitement. Ce Colibri revint même plusieurs fois à la charge.

ADRIENNE.

Je crus d'abord que cette lamentation prolongée était une plaisanterie de journaliste ou d'abonné...

MATHILDE.

Alors ?

ADRIENNE.

Alors, un jour que je venais d'avoir une scène avec mon mari, furieuse, énervée et plus ennuyée que jamais, pour me calmer, pour me distraire, que sais-je?...

MATHILDE.

Tu répondis à Colibri ?

ADRIENNE.

« Ennui, cœur, âme, aspiration, tout comme vous. » Et je signai : « Réséda. »

MATHILDE.

Comment ! Réséda, c'était toi ?

ADRIENNE.

Nous échangeâmes ainsi plusieurs petites correspondances...

MATHILDE.

Qui devinrent de plus en plus intimes... du côté de Colibri.

ADRIENNE.

Aussi étais-je bien résolue à ne plus répondre, quand, à ma grande surprise, je lus ceci dans le numéro d'hier : « Réséda, « j'ai quelque chose à vous dire. Trouverez lettre *Figaro*. Colibri. »

MATHILDE.

Tu es allée chercher cette lettre ? je parie que tu es allée la chercher ?

ADRIENNE.

La femme est si curieuse... que je n'ai pas résisté, en effet, au désir de savoir ce qu'il avait à me dire.

MATHILDE.

Fi ! que c'est vilain ! (Vivement et avec curiosité.) Eh bien ! que t'écrivait-il ?

ADRIENNE.

Je t'y prends aussi, toi!... (Elle donne à Mathilde un des papiers qu'elle a retirés de sa poche.) Tiens! lis.

MATHILDE, lisant un des papiers.

« Reçu de Réséda... »

ADRIENNE, reprenant le papier que lit Mathilde.

Non, ceci est le reçu d'une de mes correspondances, qu'il m'a fallu montrer pour avoir la lettre. La voici. (Elle lui donne le deuxième papier.)

MATHILDE, ouvrant la lettre, avec étonnement.

Tiens!

ADRIENNE.

Quoi?

MATHILDE, se levant.

Rien? (A elle-même, tout en regardant la lettre.) On dirait l'écriture de mon peintre, de M. Bartel. Est-ce que par hasard?...

ADRIENNE, se levant et allant à Mathilde.

Tu ne lis pas?

MATHILDE.

Si... si... (Lisant.) « Demain... »

ADRIENNE.

C'est aujourd'hui.

MATHILDE, continuant.

« A neuf heures du soir, trouvez-vous au parc Monceau dans « l'allée qui conduit à la grotte, du côté du boulevard Males-herbes... »

ADRIENNE.

Ici même.

MATHILDE, continuant.

« Il faut absolument que je vous parle. Colibri. » (Par'è.) Un rendez-vous! Est-il effronté, ce Colibri! Ah' çà! j'espère bien que tu n'as pas l'intention...

ADRIENNE.

Oh! je n'ai pas hésité un instant! Dans le bureau même du journal, je lui ai répondu que je n'irais certainement pas à son rendez-vous.

MATHILDE.

A la bonne heure!

ADRIENNE.

Seulement... croirais-tu qu'il n'est pas allé chercher ma lettre?

MATHILDE.

Comment le sais-tu?

ADRIENNE.

Cette après-midi, en sortant de l'hôtel des ventes, je suis entrée au journal pour m'en assurer.

MATHILDE.

Sa fatuité n'a pas douté de ton consentement. De sorte qu'il sera ici ce soir, à neuf heures ?

ADRIENNE.

Et qu'il n'y trouvera personne, bien entendu.

MATHILDE.

Ce sera bien fait.

ADRIENNE, riant.

Quelle déception !... Tiens, prête-moi ton en-tout-cas... (Elle prend l'en-tout-cas de Mathilde, et s'en servant comme d'une canne, elle joue la scène qu'elle raconte avec les allures d'un homme en bonne fortune.) Je le vois arriver tout guilleret, la bouche en cœur, la moustache finement aiguillée... le monocle à l'œil ; car il doit porter le monocle, ce M. Colibri. Il n'est pas neuf heures... il s'assied... (Elle s'assied sur une des chaises à gauche.) Elle va venir, se dit-il d'un air satisfait. Attendons !... Ding ! ding ! ding !... Il compte !... Ah ! voici l'heure !... (Elle se lève et se promène avec une légère impatience.) Il se met à arpenter l'allée... « Personne !... c'est bizarre... » Il interroge l'horizon... « Personne... » Il prend son monocle... il reinterroge l'horizon... « Personne encore... Neuf heures un quart... Personne toujours !... » Il s'impatiente !... « Ah ça ! mais... » Son nez s'allonge... Il hâte le pas... « Toujours personne... Que signifie ?... » Neuf heures et demie !... « C'est trop fort !... » Il devient nerveux !... « C'est pourtant bien dans cette allée-ci... » Un doute le mord au cœur... « M'aurait-elle fait poser ? » (En riant.) Eh bien ! franchement, M. Colibri, vous avez mis du temps à vous en apercevoir !... Ah ! ah ! ah ! (Elle rend l'en-tout-cas à Mathilde.)

MATHILDE, riant.

Folle, va !... D'abord qui te dit que lui-même viendra ?

ADRIENNE.

Oh ! ça, j'en suis sûre.

MATHILDE.

Sûre ?

ADRIENNE.

Veux-tu parier qu'il viendra ?

MATHILDE.

Non certes !... D'ailleurs comment saurions-nous ?...

ADRIENNE.

Mon Dieu, nous pourrions passer ici, par hasard, et nous cacher derrière un massif, d'où nous verrions sans être vues.

MATHILDE.

Oh ! Adrienne !...

ADRIENNE.

En somme, que risquerions-nous ? Et ce serait si amusant de le voir se morfondre ! Tout s'arrange à merveille, du reste, pour cela... Ma femme de chambre danse ce soir à la noce d'un de ses cousins. Moi j'ai une petite soirée de musique chez ma maîtresse

de piano. J'y arriverai un peu plus tard... voilà tout! Quant à mon mari qui passe sa vie au cercle...

MATHILDE.

Il en revient cependant, tous les soirs?

ADRIENNE.

Sans passer par ici! Voyons, est-ce dit?

MATHILDE.

Non, non, non, mille fois non! Ce serait une folie... de ta part surtout, songe donc...

ADRIENNE.

Tu as peut-être raison, après tout! Alors tu me conseilles...

MATHILDE.

D'aller chez ta maîtresse de piano et de te coucher de bonne heure, comme je le ferai... C'est excellent pour le teint.

ADRIENNE.

Allons... puisque tu le veux...

MATHILDE.

Chut, ton mari!

ADRIENNE, s'éloignant.

Viens!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LIVERGIN.

LIVERGIN, il entre par la droite, deuxième plan, traverse le fond et apercevant Adrienne, il va à elle et l'arrête\*.

Pardon!...

ADRIENNE, froidement.

Plait-il?

LIVERGIN, timidement.

Vous m'avez laissé prendre mon café tout seul pour aller respirer l'air au parc Monceau...

ADRIENNE.

Eh bien?

LIVERGIN.

Eh bien! j'ai pris mon café tout seul. Vous, vous avez respiré l'air...

ADRIENNE.

Si c'est pour me dire cela...

LIVERGIN.

Oh! non!... Mais, avant de me rendre à mon cercle, j'aurais désiré te parler.

ADRIENNE.

Est-ce bien nécessaire?

\* L., A., M.

LIVERGIN.

Indispensable.

MATHILDE, à Adrienne.

Je rentre. Quand te verrai-je ?

ADRIENNE.

Demain, je ne sors pas de toute la journée.

MATHILDE.

A demain, alors. Au revoir, monsieur Livergin.

LIVERGIN.

Chère madame...

MATHILDE, à part en s'en allant.

C'est bien bizarre, cette similitude d'écriture... (E. se sort part la gauche, deuxième plan.)

## SCÈNE VII

ADRIENNE, LIVERGIN.

LIVERGIN, à part \*.

Si cette dernière tentative ne réussit pas, hop! je franchis le Rubicon.

ADRIENNE.

Voyons, je vous écoute.

LIVERGIN.

Madame Livergin, l'heure est solennelle !

ADRIENNE.

Oh ! pas de grands mots... Je suis pressée... Vite au fait... que voulez-vous ?

LIVERGIN.

La paix.

ADRIENNE.

Hein ?

LIVERGIN.

Ça te va-t-il ?

ADRIENNE.

Non.

LIVERGIN.

Pourquoi ?

ADRIENNE.

Pourquoi ? Il faut encore vous le dire ? Je le veux bien. J'étais jeune et confiante. Tout me souriait, et je voyais le mariage en rose. Il y a un an, ma mère me dit : « Tu vas épouser M. Auguste Livergin, de Paimbœuf, le plus riche fabricant de sardines à l'huile du département. Il n'est pas beau, mais il est humain.

\* L., A.

Il a trouvé un moyen de faire mourir les sardines sans douleur. »  
Alors, moi, j'ai dit : « Oui ! » Et vous êtes devenu mon mari.

LIVERGIN.

Tout cela est de la plus scrupuleuse exactitude.

ADRIENNE.

Pendant cinq mois, je n'ai pas eu à en souffrir.

LIVERGIN, vivement.

Ni moi, non plus !

ADRIENNE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est ? mais un jour à Paimbœuf...

LIVERGIN.

Le jour de la bonne... Mais, puisque je t'ai dit, puisque je te répète que je ne savais pas ce que je faisais. J'avais pris un peu trop de champagne.

ADRIENNE, continuant.

Ce jour-là, foulant aux pieds la pudeur, les convenances, et le respect de vous-même, vous avez froissé toutes mes délicatesses.

LIVERGIN.

Mais, encore une fois, je n'ai rien froissé du tout... J'avais pris un peu trop de champagne.

ADRIENNE, furieuse.

Mes délicatesses ne sont rien du tout pour vous !

LIVERGIN.

Ce n'est pas cela que je veux dire... J'avais pris un peu trop de champagne... Et, quand on n'a pas l'habitude d'en boire...

ADRIENNE.

Oh ! monsieur !

LIVERGIN.

Ainsi tu ne me crois pas ? Tu refuses de croire que j'avais pris un peu trop de champagne, et que c'était sous cette influence...

ADRIENNE.

Vous saviez parfaitement bien ce que vous faisiez.

LIVERGIN.

Mais non ! tiens, je le jure...

ADRIENNE.

Oh ! vous ririez trop de moi, si j'avais la naïveté de vous croire.

LIVERGIN.

Alors, c'est bien décidé, tu ne veux pas faire la paix ?

ADRIENNE, d'un ton solennel.

Entre vous et moi, ce jour néfaste se dresse à jamais comme une barrière infranchissable.

LIVERGIN.

A jamais ?

ADRIENNE.

Basez-vous donc là-dessus... et retournez à votre cercle...  
Moi, je suis attendue chez ma maîtresse de piano. (Elle fait un pas.)

LIVERGIN, voulant la suivre.

Voyons, mignonne...

ADRIENNE.

Oh ! je vous en prie, ne me suivez pas ! (Elle sort par la gauche, deuxième plan.)

## SCÈNE VIII

LIVERGIN, puis LA LOUEUSE DE CHAISES.

LIVERGIN, seul.

Eh bien ! sacrebleu ! que tous mes péchés passés, présents et futurs retombent sur elle ! le ciel m'est témoin que je lui ai tendu la perche qui devait servir à mon sauvetage... Elle n'a pas voulu la prendre... *Alea jacta est !* Je franchirai le Rubicon ! oui, je le franchirai ! et, puisqu'elle tient absolument à ce que je sois coupable... Eh bien ! nom d'un petit bonhomme, je vais l'être jusqu'au cou ! Un jour j'ai péché... et encore, on ne peut pas appeler cela pécher, j'ai péchotté involontairement, sans le savoir, ça ne compte pas ! Ce soir à neuf heures, je pêcherai en connaissance de cause... et ça comptera, je m'en flatte ! (Il va s'asseoir sur une chaise à droite. Regardant sa montre.) Huit heures et demie ! dans une demi-heure... (La loueuse de chaises entre par la gauche premier plan, et va à lui.) Hein ? quoi ? ah ! bon ! (Il lui donne deux sous ; elle lui remet un petit papier et sort par la droite.) C'est drôle, ça me fait quelque chose... J'éprouve comme des remords par anticipation. Est-ce un vieux fonds de vertu qui se révolte, ou ma timidité qui m'incommode ? non ! je sais ce que c'est c'est tout simplement parce que je vais tromper ma femme sciemment pour la première fois. (Il se lève.) Les garçons ne peuvent pas s'imaginer combien il en coûte à un mari de tromper sa femme sciemment pour la première fois. Si c'était la seconde, oh ! je suis sûr que ça irait comme sur des roulettes... Par malheur, pour arriver à la seconde, il faut commencer par la première, et cette diable de première... (Il va s'asseoir sur une des chaises de droite.) Voyons, qu'est-ce que... (La loueuse de chaises entre par la droite et va à lui.) Hein ? quoi ?... Ah ! bah ! (Il lui donne deux sous, elle lui remet un petit papier et sort par la gauche. Livergin s'aperçoit qu'il a deux petits papiers.) Tiens, j'avais déjà payé... Voyons, qu'est-ce que je décide ? tromperai-je ? ou ne tromperai-je pas ? Si encore je savais où trouver Hector... (Il se lève.) Mais il n'était ni au cercle ni chez lui, quand je suis allé tout à l'heure pour le

voir. Et il est peu probable qu'il soit rentré depuis lors... Ma foi, j'ai envie de consulter le sort... à pile ou face. (Il prend une pièce de cinq francs.) Face, je ne trompe pas... Pile, je trompe. Comme cela, si c'est pile, ma conscience sera moins chargée. (Il va pour lancer la pièce.)

## SCÈNE IX

LIVERGIN, HECTOR.

Pendant cette scène, la nuit vient peu à peu.

HECTOR, entrant par la gauche, deuxième plan et traverse la scène en chantant.  
*E viva la liberta! e viva!...*

LIVERGIN, qui allait jeter sa pièce en l'air, s'arrêtant.  
Hector!

HECTOR, allant à lui.  
Livergin! qu'est-ce que tu fais là?

LIVERGIN.  
Moi?... Je t'attendais.

HECTOR.  
En contemplation devant une pièce de cent sous!

LIVERGIN, mettant la pièce dans sa poche\*.  
Ah! mon ami que je suis aise de te voir!

HECTOR.  
J'allais chez toi.

LIVERGIN.  
Vraiment?

HECTOR.  
Je viens d'apprendre que tu étais venu et que tu paraissais contrarié de ne m'avoir pas trouvé. J'en ai conclu que tu avais quelque chose à me demander et j'accourais...

LIVERGIN, lui serrant la main.  
Je te suis bien obligé de cet empressement.

HECTOR, le regardant.  
Ah çà! mais qu'as-tu donc? cet air piteux...

LIVERGIN.  
Ça t'étonne qu'on puisse avoir l'air piteux... Toi, la gaieté, l'insouciance même!

HECTOR.  
Pas si insouciant que ça!... Quant à la gaieté... j'ai mes jours et aujourd'hui, en effet...

LIVERGIN.  
Histoire de femme, hein? gredin?

\* L., M.

HECTOR.

Tu l'as dit, je viens de rompre !

LIVERGIN.

Oh ! et c'est ça qui ?...

HECTOR.

Parbleu ! Ah ! si on m'y repince !

LIVERGIN.

Bast ! on dit ça, et le lendemain...

HECTOR.

Oh ! non, c'est fini, bien fini ! je ne veux plus entendre parler de femmes ! Il n'y en a qu'une qui aurait eu grâce à mes yeux... une jeune veuve charmante dont j'ai fait le portrait. Mais, celle-là, c'est tout le contraire... C'est elle qui ne veut pas entendre parler de moi ! c'est même pour me distraire, pour essayer de l'oublier, que je m'étais lancé dans cette dernière intrigue... Ça m'a bien réussi, comme tu vois !... Mais assez causé de mes petites affaires... Tu as à me parler... Accompagne-moi au cercle... Nous causerons en route et nous ferons un rubicon.

LIVERGIN.

Je ne peux pas ce soir... J'en ai un à franchir.

HECTOR.

En effet, je me souviens... Hier, tu m'as dicté une demande de rendez-vous.

LIVERGIN.

Que je n'ai pas voulu écrire moi-même de peur d'être pincé... et que je t'ai prié de signer d'un nom d'oiseau.

HECTOR.

Serin.

LIVERGIN.

Non, Colibri.

HECTOR.

C'est bien ça ! oh ! ces maris !... En voilà un à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession... qui fait faire son portrait, un superbe portrait, je m'en vante, pour l'offrir à sa femme, le jour de sa fête... Naturellement, on en conclut qu'un mari qui ménage une aussi charmante surprise à sa femme, est un mari modèle... Et patatras !... (Avec intérêt.) Est-elle jolie au moins ?

LIVERGIN.

Ma femme ?

HECTOR.

Non !... l'autre.

LIVERGIN.

Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vue.

HECTOR.

Un roman alors !... Eh bien, vrai... ça m'étonne de ta part.

LIVERGIN.

Moi aussi, ça m'étonne, mais que veux-tu?... C'est la faute de ma femme.

HECTOR.

Comment cela ?

LIVERGIN.

Tu ne connais pas ma femme, toi ?

HECTOR.

Dame ! tu ne m'as jamais fait l'honneur de me présenter.

LIVERGIN.

Oh ! ce n'est pas que je me méfie de toi. Mais, en principe, vois-tu, les amis du cercle, tous des farceurs que je mets dans le même sac.

HECTOR, en riant.

Merci pour eux.

LIVERGIN.

Eh ! bien, depuis deux mois, mon ami, à la suite d'un petit incident trop long à te raconter... j'avais pris un peu trop de champagne... ma femme a cessé brusquement... d'être aimable avec moi.

HECTOR.

Cessé tout à fait ?

LIVERGIN.

Oui ! j'ai patienté tant que j'ai pu... Mais enfin, il y a des limites à toutes les patiences. Et, un matin, poussé par je ne sais quel démon printanier... qui me soufflait à l'oreille de jolies choses, je mis dans le *Figaro*, cette petite correspondance : « Ennui mortel, cœur tendre, âme incomprise, aspirations poétiques. Rien des agences. Colibri. »

HECTOR.

Bravo !

LIVERGIN.

Et quelques jours après... (Fredonnant sur l'air de la « Favorite ».)

« Une femme, un ange inconnu ! »

HECTOR.

Mais non... (Fredonnant sur le même air.)

« Un ange, une femme inconnue. »

LIVERGIN.

Comme tu voudras... me répondait, sous le pseudonyme gracieux et parfumé de Réséda : « Ennui, cœur, âme, aspirations, tout comme vous. »

HECTOR.

Réséda et Colibri, la fleur et l'oiseau !... Ce n'est plus un roman, c'est une romance ..

LIVERGIN.

Qui va se terminer par un nocturne à deux voix. Oui, mon bon, Livergin, dit Colibri, qui n'aurait pas osé faire un simple œil à une femme de sa connaissance, a bravement donné ce soir un rendez-vous à madame ou mademoiselle X... dite Rèséda, qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam !

HECTOR.

Et tu crois qu'elle viendra ?

LIVERGIN.

J'en ai le doux pressentiment.

HECTOR.

Mais sapsristi, à quoi puis-je t'être utile, moi, dans tout cela ?

LIVERGIN.

Ah !... voilà ! je t'ai dit que j'avais bravement donné un rendez-vous... Eh bien, entre nous, je crois que j'ai dépensé toute ma bravoure à donner ce rendez-vous. Car, maintenant que j'approche de l'heure que j'ai fixée moi-même, il ne m'en reste plus... de bravoure. Je flotte, je balance... je me demande : irai-je... ou n'irai-je pas?... Enfin, j'ai de pénibles hésitations ; et j'étais allé te voir pour te consulter. Voyons, que me conseilles-tu ?

HECTOR.

Ah ! tu as besoin que je te...

LIVERGIN.

Mon Dieu ! je sais bien qu'un rendez-vous, le soir, ça n'engage pas à grand'chose, d'autant moins qu'on peut filer quand on veut.

HECTOR.

Vas-y.

LIVERGIN.

Oui, mais si ma femme, qui a des sévérités cruelles, venait à découvrir que j'ai été à ce rendez-vous...

HECTOR.

N'y va pas.

LIVERGIN.

Oui, mais quand on est un homme du monde, faire faire le pied de grue à une femme qui n'en est peut être pas une... de gruc. C'est raide.

HECTOR, le poussant.

Vas-y.

LIVERGIN\*.

Oui, mais si eile est trop séduisante, elle peut m'entortiller... Que de chaînes inextricables ont commencé par de modeste rendez-vous.

\* M., L.

HECTOR.

N'y va pas !

LIVERGIN, après un instant d'hésitation.

Tiens, toutes réflexions faites, vas-y à ma place.

HECTOR.

Hein ?

LIVERGIN.

Je ne me sens pas assez mûr pour le crime ! Ça viendra, je l'espère, j'en réponds même... Mais, il me faut encore quelques études préparatoires. Tandis que toi qui dois être un récidiviste enragé...

HECTOR.

Mais, je viens de te dire que j'avais donné ma démission... de récidiviste, que je ne voulais plus entendre parler des femmes...

LIVERGIN.

Bah!... une de plus ou de moins...

HECTOR.

Non .. non... j'ai arrêté les frais.

LIVERGIN.

Voyons, Hector, je te demande ça comme un service ! Du moment que je crois de mon devoir de ne pas faire le bonheur de cette dame, la simple politesse exige que j'en charge un ami. Que risques-tu?... de passer une heure agreable ? Tu seras bien à plaindre.

HECTOR.

Si encore j'étais sûr que... la femme est possible.

LIVERGIN.

Elle l'est, mon ami ! Une femme qui signe : Réséda, ne peut pas être la femme de tout le monde!... Réséda, c'est élégant, distingué, comme il faut!... Réséda, ça sonne bien, ça sent bon, ça dit beaucoup.

HECTOR.

Oui, Réséda me plait assez.

LIVERGIN.

Et pour lui plaire il te suffira de lui dire que tu es son Co-libri. Allons, n'hésite plus, et consens à l'attendre... pour me faire plaisir.

HECTOR.

Pour te faire plaisir?... C'est ici ton rendez-vous ?

LIVERGIN.

Ici, même.

HECTOR.

Quand ça ?

LIVERGIN.

Dans un quart d'heure.

Eh bien ?...

HECTOR, se décidant.

Allons donc !

LIVERGIN, avec joie.

HECTOR.

Ah ! c'est bien pour toi, ce que j'en fais !

LIVERGIN, lui serrant la main.

Mon cher Hector, je suis vraiment touché!...

HECTOR.

Mais, c'est bon pour une fois, tu sais...

LIVERGIN.

Oh ! puisque tu fais mon premier pas... le second, je le ferai bien moi-même!... Dis donc, tu me conteras demain comment ça s'est passé.

HECTOR.

Je te le promets.

LIVERGIN.

Allons, bonne chance ! (Il remonte vers le foud à gauche.)

HECTOR, le voyant revenir.

Quoi, encore ?

LIVERGIN \*.

Toutes réflexions faites, je crois que j'ai bien envie de tenter moi-même l'aventure.

HECTOR.

Hein ?

LIVERGIN.

C'est une occasion que je ne retrouverai peut être pas, et puisqu'il t'en coûte...

HECTOR, s'en allant.

Ah ! je ne demande pas mieux !

LIVERGIN, le retenant.

Eh bien ! non !

HECTOR, riant.

Girouette, va !

LIVERGIN.

Décidément, je ne suis pas assez mûr pour le crime... Mais, sacrebleu, j'espère bien que ça ne tardera pas ! (Lui prenant le bras.) Allons, viens me conduire jusqu'à la grille... Mais, tu me conteras tout bien en détail.

HECTOR.

C'est convenu ! (Ils sortent par la gauche, deuxième plan.)

\* L., M.

## SCÈNE X

THORIGNON, puis VIRGINIE, puis LE GARDIEN.

Nuit complète.

THORIGNON, entrant par la droite premier plan.

J'ai bien dîné!... Homard à l'américaine, châteaubriand, sauce à la diable, écrevisses bordelaises .. Un menu de circonstances, quoi!... Ma petite correspondante ne peut tarder... Réglons l'ordre et la marche... D'abord, tout dépendra de son âge... Jusqu'à trente ans je soupe... au delà, je file... Elle s'est donné vingt-deux ans, dans le journal... Toutes les veuves se donnent vingt-deux ans, surtout quand elles frisent la quarantaine!... Mon avant-dernière, qui n'avait obtenu son mari qu'à l'ancienneté, avait déjà vingt-cinq ans de grade... J'ai fait le calcul, et j'ai filé. Eh! mais, j'entends craquer le sable! Serait-ce?... (Il se tient un peu à l'écart à gauche.)

VIRGINIE, entrant par la droite, premier plan, à part.

Monsieur et madame ont pris la poudre d'escampette, et j'ai pu sans peine... Ah! je suis diablement émue! Quelqu'un! si c'était... (Elle baisse son voile.) Comme cela... et en déguisant ma voix, si le gardien de Manette s'avisait de passer par ici, il ne me reconnaîtrait pas...

THORIGNON, à part.

Le mot d'ordre... (S'approchant de Virginie à mi-voix.) Singe-Vert!

VIRGINIE, déguisant sa voix.

Coquelicot!

THORIGNON, à part \*.

C'est ma veuve!

VIRGINIE, à part.

C'est mon singe!

THORIGNON, très galant.

Ah! madame que c'est aimable à vous d'avoir bien voulu prendre la peine...

VIRGINIE.

Monsieur est bien honnête... (Se reprenant.) bien aimable aussi de s'être dérangé...

THORIGNON.

C'est un plaisir pour moi de répondre à l'appel d'une veuve... isolée... quoique jeune... (A part.) Je ne la vois pas du tout. (Haut.) Si j'en crois le journal... vingt-deux ans...

VIRGINIE.

Et six mois que j'ai retranchés, parce que ça m'aurait fait trois francs de plus....

\* T., V.

THORIGNON, à part.

Elle me paraît sincère et économe. Je ne la vois pas du tout.  
(Haut.) Blonde ou brune?

VIRGINIE.

Brune, avec un petit minois chiffonné, rien de plus.

THORIGNON.

C'est déjà beaucoup; ça me suffit même pour croire que nous allons nous entendre.

VIRGINIE.

Ah! monsieur! qu'allez-vous penser de moi?

THORIGNON.

Je n'en sais rien encore... En attendant, je pense ce que tout autre penserait à ma place... que vous avez eu des malheurs, et que vous cherchez des consolations.

VIRGINIE.

Oui, ça peut se prendre comme ça! Mais, c'est égal, c'est bien hardi à moi...

THORIGNON.

Vous n'aurez pas à le déplorer, vous êtes tombée sur un homme du monde qui a l'habitude de ces sortes de choses.

VIRGINIE.

Ah! bien, c'est de la veine!

THORIGNON.

Aussi, quoi qu'il arrive, vous pourrez dire dans la suite : au moins il y a mis des formes. (Il lui prend la taille.)

VIRGINIE, se dégageant\*.

Ah! mais, un instant! C'est que j'ai de la vertu, moi.

THORIGNON.

Quand elle n'est pas gênante... la vertu ne me déplaît pas.

LE GARDIEN, entrant par la droite deuxième plan, à part.

On roucoule, par ici. (Haut.) Hum! hum! (Il traverse la scène au fond, et sort par la gauche.)

THORIGNON.

Oh! quelqu'un! (Bas.) Vous plairait-il de vous égarer un tantinet, à mon bras!

VIRGINIE, lui prenant le bras.

Mon Dieu! ce n'est pas de refus!

THORIGNON, à part.

Elle est pleine de bonne volonté.

VIRGINIE.

Mais, vous serez raisonnable?

THORIGNON.

Oh! à mon âge!

\* V., T.

VIRGINIE, à part.

S'il ne m'offre pas une position, je le lâche ! (Ils sortent par la droite, premier plan.)

## SCÈNE XI

MATHILDE entrant par la gauche, premier plan.

Jamais mon intérieur ne m'a paru aussi triste et aussi vide... Piano, roman, tapisserie... J'ai essayé de tout pour me distraire... j'ai été même jusqu'à dire à Manette de monter le portrait de feu M. Verdier dans sa chambre... Je n'ai réussi qu'à m'ennuyer plus que de coutume. Malgré moi, l'aventure d'Adrienne me trottait dans la cervelle. J'ai relu les lettres de M. Hector Bartel. Son écriture ressemble étonnamment à celle de M. Colibri. Ce n'est pas une raison pour que M. Colibri soit M. Bartel. Deux écritures peuvent se ressembler... Cependant, j'ai des doutes... M. Bartel est si mauvais sujet !... Voyons, c'est de ce côté que M. Colibri a donné rendez-vous à Adrienne. J'ai bien fait de la dissuader d'y venir. C'eût été trop dangereux pour elle ! Elle a encore son mari. Et un mari est une tuile toujours prête à vous tomber sur la tête !... Tandis que moi qui suis libre... je peux sous ce voile épais... Oh ! ce n'est pas que je sois curieuse, mais je n'ai pas pu résister à l'envie de savoir si réellement M. Colibri n'est pas M. Bartel.

## SCÈNE XII

MATHILDE, HECTOR, puis LIVERGIN.

HECTOR, entrant par la gauche deuxième plan, à part.

Livergin s'est enfin décidé à partir... Reste à savoir maintenant...

MATHILDE, à part \*.

J'entends marcher ! (Elle baisse son voile.)

HECTOR, l'apercevant à part.

Une femme ! si c'était...

MATHILDE, à part.

Ah ! voilà la peur qui me prend. (Elle s'éloigne.)

HECTOR.

Je vous en prie, madame, n'en allez pas avant que Colibri n'ait chanté.

MATHILDE, à part, en s'arrêtant.

C'est M. Bartel !... Ah ! le monstre !

\* H., M.

HECTOR.

Vous ne répondez pas? Le Colibri a cependant bien envie de faire entendre sa chanson à une fleur qui se nomme...

MATHILDE.

Réséda.

HECTOR, à part.

C'est bien ça!

MATHILDE, à part.

Voyons ce qu'il va me dire. (Prenant l'accent italien pendant toute la scène.) Eh! bien, que le Colibri chante, le Réséda écoute.

HECTOR, à part.

C'est une Piémontaise. (Haut.) Je commence... Mais d'abord, madame, veuillez vous asseoir. Il y a des bancs par ici. (Cherchant à tâtons, et se heurtant au banc qui est à droite.) Aïe! ils se défendent!... C'est égal, j'en tiens un. Donnez-moi la main, je vais vous y conduire.

MATHILDE, traversant la scène.

C'es inutile je saurai bien... (Allant s'asseoir sur une des chaises à gauche.) M'y voici \*!

HECTOR, allant de son côté.

Nous jouons à cache-cache. C'est charmant! (Il passe derrière les chaises et va pour s'asseoir près d'elle \*\*.)

MATHILDE.

Non! non! Vous debout!

HECTOR, s'appuyant sur le dossier d'une chaise.

Soit, je m'accoude seulement.

MATHILDE.

Et surtout ne cherchez pas à me voir.

HECTOR.

Oh! vous n'avez rien à craindre... J'ai la plus détestable vue... une taupe!

MATHILDE, à part.

Est-il menteur? (S'apercevant qu'il s'assied.) Eh bien! monsieur que faites-vous?

HECTOR.

Je me repose, madame; il y a si longtemps que je suis debout!

MATHILDE, se reculant un peu.

Soit! mais... pas trop près.

HECTOR.

Tenez, on pourrait asseoir l'égoïsme humain entre nous deux... voire même l'intérêt que vous m'inspirez... Suis-je assez gentil?...

\* M., H.

\*\* H., M.

- Et vous l'êtes toujours ?  
MATHILDE.
- Toujours ?  
HECTOR.
- Même avec les femmes que vous ne connaissez pas.  
MATHILDE.
- Jugez un peu... quand je vous connaîtrai davantage.  
HECTOR.
- Dio me guarda !*  
MATHILDE.
- Pourquoi ?  
HECTOR.
- Vous n'avez jamais été sérieux.  
MATHILDE, étourdiement.
- Qu'en savez-vous ?  
HECTOR, vivement.
- Mais... il suffit de vous entendre une minute.  
MATHILDE, se reprenant.
- Voilà bien les femmes ! Elles ne jugent jamais que sur les apparences.  
HECTOR.
- C'est ce qui vous trompe.  
MATHILDE, étourdiement.
- Vous me connaissez donc ?  
HECTOR, vivement.
- Comment vous connaîtrais-je ? Je sais seulement que lorsqu'on donne rendez-vous à une dame, et qu'on ne s'occupe pas autrement de son acquiescement, on peut être taxé de légèreté...  
MATHILDE, se reprenant.
- Que voulez-vous dire ?  
HECTOR.
- Que si vous aviez pris la peine de passer aujourd'hui au *Figaro*, vous auriez trouvé une lettre de Réséda.  
MATHILDE.
- Qui disait ?  
HECTOR.
- Qu'elle ne viendrait pas..  
MATHILDE.
- Vous êtes venue, cependant.  
HECTOR.
- Parce que je m'ennuyais mortellement ce soir et que j'ai pensé que vous me donneriez l'occasion de rire un peu..  
MATHILDE, railleuse.
- Ah ! c'est pour !... mille grâce !  
HECTOR, un peu déconcerté.
- Maintenant, monsieur, que c'est fait...  
MATHILDE, se levant et gagnant la scène à gauche.

HECTOR, allant à elle.

Comment... vous me quittez déjà?...

MATHILDE.

Mais...

HECTOR.

Je voudrais pourtant bien savoir...

MATHILDE.

Quoi?...

HECTOR.

Presque rien... Dites-moi seulement qui vous êtes, où vous demeurez et à quelle heure on peut se présenter chez vous.

MATHILDE.

Que ça!

HECTOR.

Le strict nécessaire, comme vous voyez. (Il se rapproche.)

MATHILDE, se reculant.

Eh! bien... monsieur... nos conventions...

HECTOR.

Oh! je ne m'éloignerai qu'à une condition... c'est que vous me direz...

MATHILDE, sérieusement.

Ah! je vous en prie... vous me feriez repentir d'être venue... (Elle veut s'éloigner.)

HECTOR, la retenant.

Vous êtes donc inflexible? (Ils causent bas.)

LIVERGIN, entrant par la gauche, deuxième plan, à part.

Toutes réflexions faites... je n'aurais pas dû envoyer Hector à ma place. Et, ma foi! si j'ai la chance de rencontrer Réséda avant lui... (Il se hâte au banc, et s'y assied.)

HECTOR, à Mathilde\*.

Eh! bien, oui... c'est vrai... j'ai eu tort! je n'aurais pas dû vous parler ainsi...

LIVERGIN, à part\*\*.

C'est lui... avec elle! sapristi! j'arrive trop tard.

HECTOR, courant après Mathilde qui allait sortir par la gauche, et la retenant par la main, au moment où elle passe derrière les chaises; s'asseyant, et cherchant à la faire s'asseoir.

Madame! madame, écoutez-moi. Il faut tenir compte des circonstances, madame... Il faut tenir compte de la force attractive qui nous a rapprochés l'un de l'autre! Nous étions deux âmes sympathiques qui se cherchaient et qui se sont rencontrées à la troisième page du *Figaro*. Je vous ai écrit sous le Monsieur de l'orchestre. Vous m'avez répondu à côté du fer Bravais. De cette correspondance suprême est né ce délicieux rendez-vous...

\* H., M., L.

\*\* M., H., L.

Et vous ne voudriez pas lui donner de lendemain ! Ah ! je vous en supplie, madame, accordez-moi...

MATHILDE, à part.

Ah ! mais non ! Il devient trop dangereux. (Elle sort précipitamment par la gauche, premier plan.)

HECTOR, à lui-même.

Comment ! elle se sauve ! ah ! il faut que je la rattrape ! Madame !... je vous en prie, madame !... (Il court après elle.)

### SCÈNE XIII

LIVERGIN, puis ADRIENNE.

LIVERGIN, seul.

Quel aplomb ! quelle chaleur ! quelle richesse d'expressions ! ah ! le gredin ! Toutes réflexions faites, je vais aller me coucher. Dieu sait pourtant si j'ai envie de dormir ! Est-ce le printemps ou le parfum des fleurs, ou le langage passionné d'Hector ?... mais sapristi !... Allons, allons... je vais aller me coucher !... je ferais des bêtises... (il va pour sortir par la droite, il aperçoit Adrienne.) Une femme !... tiens !... tiens !... (il lève le collet de son habit, enfonce son chapeau et revient à gauche.)

ADRIENNE, entrant par la droite, premier plan, à part.

Je ne le dirai pas à Mathilde, mais je veux savoir si Colibri m'attend... pas autre chose ! Et quand je l'aurai vu se morfondre, je m'en irai satisfaite... La nuit est sombre... je suis voilée... (Apercevant Livergin.) Ah ! un monsieur ! (Elle baisse son voile.)

LIVERGIN, à part.

Si c'était une dame qu'un monsieur fait poser, peut-être bien qu'avec un peu d'adresse je pourrais me substituer...

ADRIENNE, à part.

Comment m'assurer que c'est Colibri ?

LIVERGIN, à part.

Le diable, c'est que je ne sais pas où commencer.

ADRIENNE, à part\*.

Comment est-il ? jeune ou vieux ?...

LIVERGIN, à part.

Si je lui disais, « madame, voulez-vous accepter mon bras ? » Oui, ce n'est pas trop mal. Allons du courage !...

ADRIENNE, à part.

Il s'avance ; il va se faire connaître.

LIVERGIN, à part.

Dieu ! que j'ai chaud ! (Il fait encore un pas vers elle.)

ADRIENNE, à part.

J'aime mieux m'en aller !

\* L., A.

LIVERGIN, à part s'arrêtant.

J'aime mieux aller me coucher! (Ils vont pour sortir, Livergin par la gauche et Adrienne par la droite. Ils sont arrêtés, Livergin par Hector et Mathilde qui rentrent par la gauche, et Adrienne par Thorignon et Virginie qui rentrent par la droite.) Ah! du monde! (Ils reviennent brusquement sur leurs pas, se heurtent et tombent dans les bras l'un de l'autre.

LIVERGIN, à part.

Je la tiens!

ADRIENNE, à part.

Je suis prise!

LIVERGIN, à part.

Faut-il!... Ne faut-il pas? ..

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, THORIGNON et VIRGINIE, HECTOR et MATHILDE,  
puis LE GARDIEN.

THORIGNON, à mi-voix à Virginie\*.

Comment! nous quitter sans souper!

VIRGINIE.

Il le faut!

HECTOR, retenant Mathilde par la main.

Je vous en prie, accordez-moi...

MATHILDE.

Non! non!

THORIGNON et HECTOR, ensemble, à part.

Eh! bien alors... (Thorignon embrasse Virginie. — Hector embrasse Mathilde.)

VIRGINIE et MATHILDE, se débattant.

Ah!

ADRIENNE, à part.

Hein?...

LIVERGIN, à part.

Ma foi, tant pis! (Il embrasse Adrienne.)

ADRIENNE, se débattant.

Ah!...

LE GARDIEN, paraissant à droite, premier plan.

Hou! hou! hou!

TOUS LES SIX.

Ciel!...

LIVERGIN, à part.

Sauve qui peut! (Une petite écharpe que portait Adrienne s'est accrochée à l'habit de Livergin. — Les trois femmes se sauvent.)

\* H., M., L., A., T., V.

THORIGNON, à part.

Suivons-la ! (Il se trompe et court après Adrienne.)

HECTOR, à lui-même.

Si je pouvais la rattraper... (Il se trompe et court après Virginie. Livergin en se sauvant rencontre le gardien qui veut le retenir. Il le bouscule, le fait tomber et se sauve.)

LE GARDIEN, à terre.

On ferme !... (Se levant, furieux.) Cré mille millions !... On ferme !

*Rideau.*

## ACTE DEUXIÈME

---

Un salon à pans coupés. — Au fond, une cheminée avec pendule et candélabres. — Porte dans les pans coupés. — Porte à gauche. — Porte à droite. — A gauche premier plan, contre le mur, un petit meuble à tiroirs. — A gauche, un canapé; un ouvrage de tapisserie est posé sur le dossier. — Au milieu, une table avec un buvard, un encrier et un timbre. — Une chaise est à droite devant la table. — A droite de la scène, un fauteuil. — Chaises à droite et à gauche de la cheminée.

### SCÈNE PREMIÈRE

VIRGINIE, puis LIVERGIN.

VIRGINIE, rangeant le salon.

Décidément, il n'en devrait pas y avoir de gardiens au parc Monceau... Ça gêne la circulation. Tout marchait si bien hier au soir!... Mon singe vert m'expliquait qu'il était l'homme des veuves isolées... Que sa mission sur terre était de leur ouvrir des horizons nouveaux!... Moi, j'étais sur le point de lui avouer que ma vocation, c'est le théâtre du Châtelet... à cause des beaux costumes... Enfin, nous allons nous entendre, quoi!... quand ce maudit gardien est arrivé avec ses hou! hou! hou! et m'a fait me sauver... Heureusement encore que je me suis aperçue que mon singe me suivait et que j'ai pu le dépister... Le voyez-vous apprendre que la future grande artiste fait les appartements, en attendant l'heure de ses débuts!... Ça l'aurait refroidi... Mais, je ne suis pas inquiète. Il trouvera bien le moyen, à l'aide du *Figaro*... Tiens, le voici! (Elle prend un journal sur la table, et enlève la bande.) Voyons donc s'il a mis quelque chose pour moi ce matin, (Elle le parcourt.) Non, rien! (Apercevant Livergin.) Ah! monsieur! (Elle remet la bande, pose le journal sur la table et époussette.)

LIVERGIN, entrant par la droite, à part.

Virginie!... (Haut.) Qu'est-ce que vous faites là?...

\* L., V.

VIRGINIE.

J'époussette le buvard de monsieur.

LIVERGIN, un peu troublé, à part.

Depuis mon aventure de Paimbœuf, j'ai toujours peur que ma femme... (Haut.) Je vous serai obligé de terminer au plus tôt cette besogne. (Il passe à droite.)

VIRGINIE, l'observant à part\*.

Tiens!... tiens!... est-ce qu'il voudrait causer? (Haut, en allant à lui.) Monsieur a quelque chose à me dire?

LIVERGIN, se reculant.

Moi? Ah! grand Dieu, non!

VIRGINIE.

Pardön... je croyais... (Prenant le journal et le lui offrant.) Monsieur, voici le *Figaro*.

LIVERGIN, effrayé.

Le *Figaro*?... Pourquoi, m'offrez vous le *Figaro*?

VIRGINIE.

Parce que c'est l'heure où monsieur le lit d'habitude.

LIVERGIN, prenant le journal.

C'est bien!... Laissez-moi...

VIRGINIE.

C'est bien!... je laisse monsieur... je m'en vais!... (A part.) Est-il drôle, monsieur. (Elle sort par la droite.)

## SCÈNE II

LIVERGIN, puis ADRIENNE, puis LE DOMESTIQUE.

LIVERGIN, ouvrant le journal.

Voyons donc s'il a mis quelque chose pour moi, ce matin. (Le parcourant.) Non, rien! (Il le met dans sa poche.) Toutes réflexions faites, je suis enchanté d'avoir fourré Hector dans la peau de Colibri. Car, je me connais, si je m'étais lancé dans cette intrigue, je n'aurais plus eu un moment de tranquillité... et mes nuits auraient été hantées par les remords... c'est bête, mais c'est comme ça! Rien que de penser au baiser que j'ai pris hier à cette dame... ça me donne chaud! Que serait-ce donc si, au lieu de m'être borné à flairer ce fruit défendu, j'avais mordu dedans!... Non, ma parole d'honneur, on n'est pas bête à ce point là! Enfin, ça ne se raisonne pas; voilà ce qu'il y a à dire... et ce qu'il y a à dire surtout, animal!... car je suis là à chercher midi à quatorze heures... c'est que j'aime ma femme, parbleu! (Designant la porte à gauche.) C'est que j'adore ce petit monstre de cruauté qui, depuis deux mois, me fait subir un supplice qui rendrait des

points à celui de Tantale! Ah! ce que je donnerais pour que ce maudit verrou passât à l'état de verrou honoraire! Seulement, que faire pour cela? J'ai épuisé tous les moyens de conciliation... J'ai été jusqu'à fourrer un clou dans le verrou... Le clou a cédé et ma femme a résisté... voilà! Si encore je connaissais quelqu'un qui eût de l'influence sur Adrienne... Je pourrais le prier... Mais qui?... Eh mais!... son oncle Riboulet, cet excellent oncle de Marseille que je ne connais pas, mais qui, habitant le Midi, serait on ne peut plus disposé, sans doute, à compatir à mon martyre!... Ma foi, c'est une idée cela... Je vais lui faire ma confession, je vais le supplier d'intervenir, et... (Il s'assied à la table, s'apprête à écrire, veut s'essuyer le front et tire de sa poche un petit fichu de dentelle noire.) Qu'est ce que c'est que ça? (Se levant.) Mais oui, c'est le fichu que j'ai trouvé hier soir en rentrant, accroché à l'un de mes boutons... (Le sentant.) Il embaume, ce gremlin de fichu! Voyons, que vais-je en faire?... Si je le brûlais? Oui, c'est cela!... (Il court à la cheminée, va pour y jeter le fichu et s'arrête.) Ciel! ma femme! (Il remet le fichu dans sa poche, s'assied à la table et fait semblant de s'apprêter à écrire.)

ADRIENNE, entrant par la gauche, sans le voir, à part

Qu'est-ce que j'ai donc fait du fichu de Mathilde? L'aurais-je perdu dans le parc, ou dans la rue... en courant... Car il m'a semblé qu'on me suivait lorsque je suis sortie du parc Monceau... et j'ai couru!... J'espère encore qu'en traversant ce salon... (Elle passe à droite tout en cherchant et aperçoit Livergin.) Ah! c'est vous!

LIVERGIN, toujours assis.

Oui, c'est moi... je me préparais, comme tu vois, à écrire...

ADRIENNE, remontant à la cheminée.

A qui?

LIVERGIN.

Mais, à cet excellent oncle Riboulet.

ADRIENNE.

Pourquoi?

LIVERGIN.

Pour tâcher de le décider à venir nous voir, je tiens beaucoup à faire sa connaissance..

ADRIENNE, redescendant à gauche.

C'est perdre votre temps et votre encre. Vous savez bien qu'il ne veut pas se déplacer. Et ce qu'il m'a tant de fois refusé à moi, ce n'est certes pas à vous... (Elle cherche partout.)

LIVERGIN, se levant\*.

Bah!... peut-être que... Tu cherches quelque chose? Le *Figaro* sans doute?...

ADRIENNE, effrayée.

Le *Figaro*? Pourquoi voulez-vous que ce soit le *Figaro*?

\* A., L.

LIVERGIN.

Parce que c'est l'heure où d'habitude je te le passe. Le voici.  
(Il tient le *Figaro* d'une main, et tend l'autre à Adrienne, espérant qu'elle la prendra.)

ADRIENNE, repoussant la main, et prenant le *Figaro* avec un geste de mauvaise humeur.

Je vous remercie. (A part.) Ah ! je ne l'ai que trop lu !

UN DOMESTIQUE, entrant par la droite.

Madame Verdier fait demander si madame est visible.

ADRIENNE, vivement.

Non !... non !

LIVERGIN.

Que ce ne soit pas moi qui t'empêche de la recevoir. Je vais m'habiller pour aller à mon cercle. (Au domestique.) Faites entrer. (A part en s'en allant.) Elle a beau dire, je lui écrirai tout de même, à l'oncle Riboulet... Je suis sûr qu'il m'aiderait à nous réconcilier. Il est si content des sardines que je lui envoie!... (Il sort par le pan coupé de gauche.)

ADRIENNE, parcourant le *Figaro*.

Voyons s'il y a quelque chose pour moi, ce matin... Non rien ! (Elle le pose sur le petit meuble à gauche, et va au-devant de Mathilde.)

## SCÈNE III

ADRIENNE, MATHILDE, puis LE DOMESTIQUE.

MATHILDE, entrant par la droite.

Bonjour, ma chérie, tu vas bien ?

ADRIENNE \*.

A merveille. Et toi ?

MATHILDE.

Comme un ange ! Dis-moi, je n'ai pas laissé, hier ici, mon petit fichu de dentelle ?

ADRIENNE, à part.

Aïe!... (Haut.) Non... je ne l'ai pas vu.

MATHILDE.

Je suis pourtant bien sûre de l'avoir mis à mon cou pour venir dîner chez toi.

ADRIENNE.

Eh bien!... je le chercherai, ton fichu... Et si je le trouve...

MATHILDE, allant au canapé.

Je te serai obligée.

ADRIENNE, à part \*\*.

Je lui en achèterai un semblable.

\* A., M.

\*\* M., A.

MATHILDE, prenant la tapisserie qui est sur le dossier du canapé, et s'asseyant.  
Qu'est-ce que tu as fait de ta soirée, hier?...

ADRIENNE, désignant la tapisserie, et s'asseyant près d'elle.  
J'ai brodé jusqu'à onze heures. Et toi?

MATHILDE, examinant la tapisserie, pour se donner une contenance.  
Moi, c'est bien pis, j'ai pianoté jusqu'à minuit. Alors, tu ne sais pas ce qui s'est passé dans le parc?

ADRIENNE.  
Non, et toi?

MATHILDE.  
Pas davantage. Mais je devine ce qui a dû se passer.

ADRIENNE.  
Moi, aussi.

MATHILDE.  
M. Colibri est venu, a attendu...

ADRIENNE.  
Et s'est morfondu!

MATHILDE, à part.  
Pas tant que cela, le monstre!

ADRIENNE.  
A moins qu'il ne soit resté tranquillement chez lui.

MATHILDE.  
Tu crois ça?

ADRIENNE.  
Dame! c'est peut-être un mystificateur.

MATHILDE.  
Après tout, c'est bien possible. (A part.) Elle ne se doute de rien.

ADRIENNE, à part.  
Elle n'a aucun soupçon!

MATHILDE.  
Quoi qu'il en soit, tu as bien fait de ne pas aller à son rendez-vous... ce n'était pas là ta place.

ADRIENNE.  
C'est vrai!

MATHILDE.  
Ni la mienne. (A part en se levant.) Je ne suis pourtant pas fâchée d'y avoir été. (Elle pose la tapisserie sur un petit meuble à gauche.)

ADRIENNE, à part.  
Ah! si c'était à recommencer!...

LE DOMESTIQUE, entrant par la droite \*.  
Il y a là un monsieur qui désire parler à madame.

ADRIENNE.  
Son nom?

\* M., A., le dom.

LE DOMESTIQUE, présentant une carte sur un plateau.  
Voici sa carte.

ADRIENNE, lisant.  
« Alexis Thorignon ». Je ne le connais pas. Comment est-il, ce monsieur ?

LE DOMESTIQUE.  
C'est un homme âgé, qui a l'air très respectable.

MATHILDE.  
Il vient sans doute pour une quête.

ADRIENNE.  
Faites entrer. (Le domestique sort.)

MATHILDE.  
Veux-tu que je te laisse ?

ADRIENNE.  
Non, reste, je vais le congédier tout de suite. (Le domestique introduit Thorignon par la droite.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, THORIGNON.

THORIGNON, après avoir salué.  
Madame Livergin ?

ADRIENNE.  
C'est moi, monsieur.

THORIGNON.  
Ah!... (A part.) Jolie blonde! Que me disait-elle donc qu'elle était brune ?

MATHILDE, à part.  
Où ai-je vu ce monsieur ?

THORIGNON, à Adrienne.  
Madame, j'aurais à vous parler.

ADRIENNE.  
Je vous écoute.

THORIGNON.  
C'est que...

ADRIENNE.  
Vous pouvez parler devant madame ; c'est une amie.

THORIGNON, saluant Mathilde.  
Madame. (A Adrienne.) C'est que... ce que j'ai à vous dire...  
(A voix basse.) Parc Monceau.

ADRIENNE, terrifiée, à part.  
Hein !

MATHILDE, allant à elle.  
Est-ce que je te gêne ?

\* M., A., T.

ADRIENNE.

Non, mais...

MATHILDE, passant entre Adrienne et Thorignon.

Bien, bien ! j'ai quelques courses à faire, je te laisse. (Saluant.)  
 Monsieur. (A part en s'en allant.) Quel singulier effet a produit sur elle ce monsieur Thorignon ! (Haut à Adrienne qui fait un geste pour la retenir.) Je reviendrai. (Elle sort par la droite.)

## SCÈNE V

ADRIENNE, THORIGNON.

THORIGNON, à part, en regardant le salon.

Pas mal capitonné, le nid de ma veuve.

ADRIENNE, revenant de conduire Mathilde \*.

Maintenant, monsieur, expliquez-moi...

THORIGNON.

Madame, d'un mot, je vais faire tomber le voile qui, jusqu'ici, a couvert nos relations. C'est avec moi que vous avez correspondu dans le *Figaro*.

ADRIENNE, à part.

Ah ! mon Dieu ! Et mon mari !

THORIGNON.

C'est donc avec vous que j'ai eu le plaisir de me rencontrer hier au soir au parc Monceau. Le gardien vous a fait fuir... Je vous ai suivie, je vous ai vue entrer dans cette maison, j'ai demandé au concierge qui vous étiez. — « Ça ne vous regarde pas ! » — Voici vingt francs. — « C'est madame Livergin. » Je suis rentré chez moi, j'ai fait de jolis rêves, je me suis levé avec l'espoir de les réaliser... et me voilà... et me voilà !

ADRIENNE, à part.

Ah ! comme je suis punie ! (Haut.) Mais monsieur je ne suis pas libre.

THORIGNON, à part.

Je comprends. Elle a un amant.

ADRIENNE.

Et si l'on vous surprenait...

THORIGNON.

Est-ce que c'est son heure ?

ADRIENNE, ne comprenant pas.

Plait-il ?

THORIGNON.

Je vous demande si c'est le moment...

ADRIENNE.

Oui, monsieur. Il est en train de s'habiller.

\* T., A.

THORIGNON.

Ah ! il s'habille ?

ADRIENNE.

Et il passe toujours par ici pour sortir ?

THORIGNON.

Sapristi !

ADRIENNE.

Je vous en supplie, allez-vous-en ! J'ai été bien imprudente, bien étourdie, et j'en subis cruellement les conséquences. Mais ce n'est pas à vous à les aggraver par votre présence. Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en !

THORIGNON.

Madame, je suis un galant homme, avantageusement connu sur la place de Paris pour sa délicatesse et son expérience. Rassurez-vous donc, je n'aurai garde de vous mettre dans l'embarras et de troubler la quiétude de ce monsieur.

ADRIENNE.

Hein !

THORIGNON.

Je reviendrai, quand il sera sorti. Madame !... (Il lui baise la main. Livergin paraît à la porte du pan coupé de gauche.)

ADRIENNE, à part.

Mon mari !

THORIGNON, à part.

Sapristi, l'amant !

LIVERGIN, à part.

Un monsieur qui baise la main de ma femme ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LIVERGIN.

THORIGNON, embarrassé, saluati.

Monsieur !

LIVERGIN \*.

Monsieur?... (Il questionne Adrienne du regard.)

ADRIENNE, à part.

Que lui dire? (Haut, très troublée.) Comment ! tu ne reconnais pas ?...

LIVERGIN.

Du tout !

ADRIENNE.

Après ça, ce n'est pas étonnant, puisque tu n'as jamais vu...

\* L., T., A.

LIVERGIN, passant devant Thorignon \*.

Oh! alors, en effet...

ADRIENNE.

C'est tout naturel, n'est-ce pas? (A part.) Que dire?

THORIGNON, à part.

Sapristi! mais elle va nous compromettre. Sauvons la situation. (Haut.) Monsieur, permettez-moi de me présenter moi-même. Je suis un parent de madame.

ADRIENNE, à part.

Que dit-il?

LIVERGIN.

Un parent?

ADRIENNE, vivement.

Oui, mon ami, un parent...

THORIGNON, à part.

Ce serait bien le diable, s'il connaissait tous les parents de sa maîtresse.

LIVERGIN, les observant.

Un parent? mais attendez-donc!... J'y suis!...

ADRIENNE ET THORIGNON, à part.

Hein!

LIVERGIN, gaiement.

Et ce n'est pas la peine de jouer plus longtemps cette petite comédie, j'ai tout compris.

ADRIENNE, à part.

Ah! mon Dieu!

THORIGNON.

Ah! vous avez?...

LIVERGIN.

Vous êtes l'oncle Riboulet, parbleu!

THORIGNON, à part.

Riboulet!

ADRIENNE, à part.

Comment! il le prend pour...

THORIGNON, à part.

Ah! ma foi, tant pis! (Haut.) Eh bien! oui, là, c'est vrai, je suis l'oncle Riboulet!

ADRIENNE, à part.

Oh!

LIVERGIN.

J'en étais sûr! ah! mon cher oncle, que je suis heureux!... Vous permettez?

THORIGNON.

Mais certainement, certainement! (Livergin lui saute au cou et l'embrasse.)

\* T., L., A.

ADRIENNE, à part.

Ils s'embrassent !

THORIGNON, se dégageant, à part.

Est-il tendre, cet animal-là !

LIVERGIN, à Adrienne \*.

Je m'explique maintenant pourquoi tu m'as empêché, tout à l'heure, de lui écrire. Tu savais qu'il viendrait aujourd'hui, tu étais d'accord avec lui pour me faire cette surprise agréable.

THORIGNON, bas à Adrienne, en passant derrière elle\*\*.

Mais parlez donc !

ADRIENNE, à Livergin.

Eh bien ! oui, oui... mon ami, j'étais d'accord.

THORIGNON, à part.

Elle manque d'aplomb, ma veuve.

LIVERGIN.

Ah ! mon cher oncle, si vous saviez comme je désirais vous connaître !

THORIGNON.

Vraiment ?

LIVERGIN.

Ce matin, tenez, je le disais encore à ma femme.

THORIGNON, bondissant, à part.

Sa femme ?

LIVERGIN, à Adrienne.

N'est-ce pas, mignonne, que je te disais encore ce matin...

ADRIENNE.

C'est vrai, mon mari me disait...

THORIGNON, bas à Adrienne.

Ah çà !... C'est donc votre mari ?

ADRIENNE, étonnée.

Oui !

THORIGNON.

Votre vrai mari ?

ADRIENNE.

Mais sans doute...

THORIGNON, à part.

Eh bien ! me voilà dans de jolis draps !

LIVERGIN, l'observant.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

THORIGNON, très troublé.

Ce que j'ai ?...

LIVERGIN.

Vous avez la figure...

\* L., Tr, A.

\*\* L., A., T.

ADRIENNE, *vivement.*

C'est le voyage !

THORIGNON, *de même.*

Précisément !

LIVERGIN.

En effet, je n'y songeais pas... Vous avez dû voyager toute la nuit.

THORIGNON.

Vous... vous croyez ?

ADRIENNE, *vivement.*

Dame ! puisque vous êtes arrivé ce matin.

THORIGNON.

Oui, oui, c'est bien ça !

LIVERGIN\*.

Mais vous devez être éreinté. (Il va chercher le fauteuil à droite de la scène.)

THORIGNON, *bas à Adrienne.*

J'arrive de?...

ADRIENNE, *bas.*

De Marseille.

THORIGNON, *bas.*

Et vous ne le disiez pas !... (A Livergin avec l'accent marseillais.) Je vous l'avouerai franchement, j'aurais besoin de prendre l'air un brin.

LIVERGIN, *revenant avec le fauteuil, à part.*

Comme il a l'accent ! je ne l'avais pas remarqué.

THORIGNON, *toujours avec l'accent marseillais.*

Et je vais, si vous le voulez bien... (Il va pour sortir.)

LIVERGIN, *lui prenant son chapeau qu'il pose sur la table.*

Mais non, mais non !... Voulez-vous bien vous asseoir.

THORIGNON, *contrarié.*

Merci, je n'ai pas faim.

LIVERGIN.

Hein !

ADRIENNE, *vivement.*

Mon mari, vous prie de vous asseoir.

THORIGNON, *s'asseyant.*

Ah ! pardon, je n'avais pas compris... (A part.) je voudrais pourtant bien m'en aller.

ADRIENNE, *bas à Livergin, derrière le fauteuil.*

Il est un peu sourd.

LIVERGIN, *bas.*

Ah ! c'est donc ça ! (Très haut.) A propos, avez vous été content de mes dernières boîtes ?

\* A., T., L.

THORIGNON.

Quelles boîtes?

ADRIENNE, vivement.

De sardines.

THORIGNON.

De sardines?... Ah! oui, oui, enchanté!

LIVERGIN.

Je vous en prie, soyez sincère. Je sais que vous êtes un fin gourmet, et je veux votre opinion, avant de les lancer dans la circulation.

THORIGNON.

Ah! vous voulez lancer dans la circulation?...

LIVERGIN.

Mes sardines truffées à l'huile.

THORIGNON.

Truffées?

LIVERGIN.

Oui. Jusqu'à présent les avis sont partagés. Les uns me disent : « Otez les truffes, ce sera parfait. » Les autres. « Otez les sardines, ce sera exquis. » Et vous?

THORIGNON.

Moi, je dis que les truffes n'ont jamais gâté rien.

LIVERGIN.

Voilà qui est parlé!

THORIGNON, se levant.

Mais pardon, je voudrais bien...

LIVERGIN, remettant le fauteuil à droite.

C'est juste!... Je bavarde, et j'oublie que lorsqu'on arrive de voyage... (A Thorignon qui a été prendre son chapeau.) Voulez-vous bien... (Il lui reprend son chapeau et le remet sur la table, à Adrienne.) Mignonne, as-tu dit de préparer la chambre?

ADRIENNE.

La chambre?

THORIGNON, effrayé.

La chambre!

LIVERGIN.

Vous comprenez bien que je ne vous permettrai pas de demeurer ailleurs que chez nous.

THORIGNON.

Eh bien! il ne manquait plus que ça!

ADRIENNE.

C'est que mon oncle préfère peut-être...

THORIGNON.

Oui, en effet... je préfère peut-être...

LIVERGIN.

Ta! ta! ta!... Vous craignez de nous déranger? Vous nous ferez le plus grand plaisir, au contraire. Où sont vos bagages?

ADRIENNE, à part.

Allons, bon!

THORIGNON.

Mes bagages?

LIVERGIN.

Vous n'êtes pas venu sans bagages, je suppose?

THORIGNON.

Non! non!... j'ai... j'ai une petite malle... Une mallette.

LIVERGIN.

Eh bien! où est-elle, votre petite malle?

THORIGNON.

A l'hôtel.

LIVERGIN, avec reproche.

Ah! mon oncle, ce n'est pas bien! (Il va sonner sur le timbre qui est sur la table.)

ADRIENNE\*.

Que faites-vous?

LIVERGIN.

Je sonne pour qu'on aille chercher la petite malle de notre oncle.

THORIGNON, à part.

Mais, sapristi!

LIVERGIN.

A quel hôtel êtes vous descendu?

THORIGNON.

A quel?... Ah! voilà!... J'ai une si mauvaise mémoire... que je ne me rappelle pas...

LIVERGIN.

Comment?

THORIGNON, vivement.

Je sais bien où c'est...

ADRIENNE, de même.

Rue Richelieu... m'avez-vous dit.

THORIGNON.

Oui, c'est bien ça, rue Richelieu... Mais le nom de l'hôtel... J'irai moi-même...

LIVERGIN.

Comme il vous plaira. (A part.) Un peu ramolli, l'oncle de ma femme. (Allant à Virginie qui entre par le fond, pan coupé de droite.) Ah! Virginie!...

THORIGNON, allant à Adrienne, à voix basse\*\*.

Que faire?

ADRIENNE, de même.

Est ce que je le sais!

\* A., L., T.

\*\* A., T., L.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, VIRGINIE.

LIVERGIN, à Virginie\*.

J'avais sonné Baptiste pour lui dire d'aller... Mais ce n'est plus nécessaire. Restez néanmoins. Voici notre oncle de Marseille qui veut bien demeurer avec nous...

THORIGNON, bas à Adrienne.

Mais non, je ne veux pas...

ADRIENNE, bas.

Taisez-vous donc !

LIVERGIN.

Il tient à ses habitudes, et je ne veux y rien changer. (A Thorignon.) Mon oncle, à quelle heure dinez-vous ?

THORIGNON.

A sept heures.

LIVERGIN.

Nous, c'est à six heures et demie... mais, pour vous... (A Virginie.) Dites à la cuisinière de servir le dîner pour sept heures, et de tout préparer à l'huile. L'huile, c'est le beurre du Midi.

THORIGNON, à part.

Je ne peux pas la souffrir.

LIVERGIN, à part.

Je l'ai en horreur. (Haut à Virginie.) Vous irez ensuite faire le lit dans la chambre des enfants.

THORIGNON.

Des enfants !

LIVERGIN.

Rassurez-vous, elle est vide... Ma femme paraît même résolue à ne rien faire pour la garnir.

ADRIENNE.

Mon ami..

LIVERGIN.

Je n'ai rien de caché pour mon oncle. Allez, Virginie.

THORIGNON, reprenant son accent naturel.

Non, non, c'est inutile !... Je ne veux pas décidément être la cause...

VIRGINIE, à part.

Tiens ! cette voix !

ADRIENNE, bas à Thorignon.

Eh bien ! et votre accent !...

\* A., T., L., V.

THORIGNON, à part \*.

Sapristi! (Reprenant l'accent marseillais.) Troun de l'air! bagasse! je ne veux pas décidément être la cause d'un aussi grand dérangement.

VIRGINIE, à part.

Non, ce n'est plus ça!

THORIGNON, à part.

Me voilà donc condamné au marseillais à perpétuité!

LIVERGIN.

Adrienne, va donner à Virginie le linge qu'il faut à mon oncle.

ADRIENNE.

Mais, mon ami...

LIVERGIN.

Va, va! J'ai à causer avec lui.

ADRIENNE, à part.

Ah! que j'ai eu tort d'écrire dans le *Figaro*! (Elle sort par le pan coupé de droite.)

VIRGINIE, la suivant tout en regardant Thorignon, à part.

C'est égal, il faudra que je m'assure... (Elle sort.)

## SCÈNE VIII

THORIGNON, LIVERGIN puis ADRIENNE.

THORIGNON, à part \*\*.

Ah ça! est-ce que décidément je vais coucher ici?

LIVERGIN, le faisant asseoir sur le canapé à gauche.

Mon oncle, nous n'avons pas un instant à perdre. Asseyez-vous donc, et écoutez-moi. Vous allez tout savoir.

THORIGNON, avec l'accent marseillais.

Ah!... je vais... Est-ce que c'est bien nécessaire?

LIVERGIN, s'asseyant à côté de lui.

Indispensable, pour comprendre le service que j'attends de vous.

THORIGNON.

Ah! vous attendez... (A part.) Quelle situation, mon Dieu! Et pas moyen de filer.

LIVERGIN.

C'était à l'époque de la pêche à la sardine. Un comice agricole venait de s'ouvrir à Paimbœuf, et nous étions mariés depuis cinq mois.

THORIGNON, à part.

Comment! il va me faire ses confidences à présent!

\* T., A., L., V.

\*\* T., L.

LIVERGIN, continuant.

M. le préfet qui tenait à se mettre bien...

THORIGNON.

Il avait raison, il faut qu'un préfet soit toujours bien mis.

LIVERGIN.

Je ne dis pas non, mais ce n'est pas ça que je... (Reprenant. qui tenait à se mettre bien avec la population côtière...

THORIGNON.

Il avait tout de même raison.

LIVERGIN.

Si vous voulez... (Reprenant.) Le préfet arrêta que les pêcheurs étant les agriculteurs de la mer, nos sardines devaient être considérées comme les légumes de l'Océan et qu'en conséquence elles seraient admises au concours sur le même pied que les pommes de terre et autres farineux.

THORIGNON.

Où voulez-vous en venir avec vos sardines, trou de l'air?

LIVERGIN.

Attendez donc! Le jour de la distribution des prix, on donna un grand banquet. Mes sardines avaient été...

THORIGNON.

Invitées?

LIVERGIN.

Non! Encouragées. Je bus à leur santé un peu trop de champagne que je ne tardai pas à prendre pour du phalerne, et je rentrai chez moi, en chantant un hymne à Bacchus.

THORIGNON, accent marseillais très prononcé.

Eh bien?

LIVERGIN, ne comprenant pas.

Quoi?

THORIGNON, de même.

Eh bien?

LIVERGIN, comprenant.

Ah! oui, eh bien!... eh bien, dans le corridor où régnait une demi-obscurité, je rencontrai Godette notre bonne, une Bretonne qui n'était pas trop... enfin une Bretonne. Je me crus à Athènes je l'appelai Aspasia, et, comme je l'embrassais en invoquant Vénus, je m'aperçus que la scène s'éclairait tout à coup. C'était ma femme qui venait à ma rencontre avec un bougeoir. Instantanément elle mit Godette à la porte, et le verrou à sa chambre.

THORIGNON.

Ah!

LIVERGIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Godette, ça m'était bien égal; mais je n'en dirai pas autant du verrou, car j'ai eu beau protester et supplier, ma femme est restée convaincue qu'il y a eu dans cette affaire autre chose qu'une

rencontre fortuite et un peu trop de champagne... Et, depuis lors, son inflexibilité ne s'est pas relâchée un seul jour.

THORIGNON.

Oh !

LIVERGIN.

C'est cruel ! Vous qui êtes du Midi...

THORIGNON.

Oh ! oui ! (A part.) De Grenelle.

LIVERGIN.

Vous devez comprendre que je ne suis pas d'un âge... à verrou.

THORIGNON.

Il me semble, en effet...

LIVERGIN.

J'ai cherché par tous les moyens à sortir de cette impasse... Et comme je n'y parvenais pas, j'ai été jusqu'à essayer de tromper ma femme.

THORIGNON.

Oh !

LIVERGIN.

Oui, mon oncle ! Ça ne commençait même pas trop mal. Mais, toutes réflexions faites, j'aime encore mieux revenir à elle, car je l'adore ma femme, et je ne trouverais pas mieux, n'est-ce pas !

THORIGNON.

Oh ! non ! c'est mon avis.

LIVERGIN.

Eh bien ! mon oncle, voilà pourquoi je vous attendais avec tant d'impatience.

THORIGNON, se levant.

Vous voulez que je vous raccommode, moi !

LIVERGIN.

Oui, mon oncle.

THORIGNON.

Et vous croyez que je suis bien l'homme de la situation ?

LIVERGIN.

Mais vous seul êtes en situation de me rendre ce service, et vous ne pouvez pas vous y dérober. Je vous en prie, mon bon oncle, parlez à ma femme, parlez lui en ma faveur, faites-lui comprendre le peu d'importance qu'on doit attacher à un baiser de corridor quand on n'a plus la tête à soi. Enfin, plaidez ma cause avec chaleur, je m'en rapporte absolument à vous.

THORIGNON, à part.

Sacrebleu ! j'aimerais mieux m'en aller.

LIVERGIN.

Est-ce dit !

THORIGNON.

Eh bien !...

LIVERGIN.

Ah ! mon oncle ! mon cher oncle ! (Il lui saute au cou.)

ADRIENNE, rentrant par le pan coupé de droite.

Ils s'embrassent encore !

LIVERGIN, allant à Adrienne\*.

J'ai fini. Tu peux entrer. Moi, je vais voir la chambre de notre oncle. (Bas à Thorignon.) Parlez-lui ! Et chaud... là, chaud !

THORIGNON.

Et ma petite malle ?

LIVERGIN.

Eh bien ! vous irez la chercher après. (A part en s'en allant.) Je compte beaucoup sur l'intervention de mon oncle. Ce doit être un excellent homme, mon oncle. Il a une bonne figure... et il a l'air de bien aimer sa nièce. (Il sort par le pan coupé de droite.)

## SCÈNE IX

THORIGNON, ADRIENNE.

ADRIENNE, vivement après s'être assuré que Livergin est sorti\*\*.

Que vous a dit mon mari ?

THORIGNON, toujours avec son accent.

Que je devrais bien...

ADRIENNE.

Hein ?

THORIGNON, reprenant sa voix naturelle.

Que je devrais bien vous raccommo-der.

ADRIENNE.

Voilà à quoi il pense !

THORIGNON.

C'est d'une belle âme ! Et si j'avais le temps, bien que ce ne soit pas dans mes habitudes, je plaiderais sa cause. Il m'intéresse, mon neveu d'occasion.

ADRIENNE.

Eh ! monsieur, trouvez plutôt un moyen de nous tirer de là ?

THORIGNON.

Mais j'ai trouvé !

ADRIENNE.

Quoi ?

THORIGNON.

Je lui ai dit que j'allais chercher ma malle...

\* T., L., A.

\*\* T., A.

Eh bien?

ADRIENNE.

THORIGNON.

Eh bien ! je vais la chercher et je ne reviens pas. (Il va prendre son chapeau \*.)

ADRIENNE.

Oui, en effet... Ah ! mais non !... (Elle court à lui, et prend son chapeau qu'elle remet sur la table.) Mais vous ne le pouvez pas, monsieur, mais je vous le défends.

THORIGNON, très fat.

C'est vous qui me retenez?

ADRIENNE.

Mais songez donc que si vous ne reveniez pas, mon mari se douterait de la vérité et je serais perdue !

THORIGNON.

Sapristi ! c'est vrai !... je n'y avais pas pensé. Mais alors que faire ?

ADRIENNE.

J'ai trouvé.

THORIGNON.

Quoi ?

ADRIENNE.

Etes vous un galant homme ?

THORIGNON.

Des pieds à la tête.

ADRIENNE.

Eh bien ! vous allez vous faire mettre à la porte par mon mari.

THORIGNON.

Je ne demande pas mieux... Comment ?

ADRIENNE.

En étant maussade, grognon, colère, insupportable enfin ! Ça ne doit pas vous être difficile.

THORIGNON.

Permettez ?...

ADRIENNE.

Etes-vous un galant homme ?

THORIGNON.

Je le suis !

ADRIENNE.

Eh bien ! alors, soyez insupportable. Une fois mis à la porte, vous prenez le chemin de fer, et vous passez à l'étranger.

THORIGNON.

A l'étranger !

\* A., T.

ADRIENNE.

Afin que mon mari ne vous rencontre plus jamais, jamais, jamais!

THORIGNON.

Mais...

ADRIENNE.

Etes-vous un galant homme?

THORIGNON.

Je le suis!

ADRIENNE.

Vous quittez donc la France pour toujours, c'est convenu. Moi de mon côté, j'écrirai tout à mon oncle, à mon vrai oncle, et je m'entendrai avec lui pour qu'il ne voie jamais mon mari. Il n'y a que ce moyen-là d'en sortir.

THORIGNON, à part

Sapristi, que je regrette d'être venu!

ADRIENNE.

Mais avant tout...

THORIGNON, effrayé.

Il y a encore quelque chose?

ADRIENNE, allant ouvrir le petit meuble à gauche, et en tirant des papiers.

Il faut détruire toute trace de notre correspondance. Voici les reçus et les fragments du *Figaro*... (Les déchirant en allant à la cheminée.) Frottez une allumette.

THORIGNON \*.

Comment, que je frotte?..

ADRIENNE, jetant les papiers dans la cheminée.

Mais frottez donc!

THORIGNON.

Bien ! bien ! (Il tire de sa poche une boîte d'allumettes, en frotte une, et va à la cheminée.)

ADRIENNE, écoutant.

Grand Dieu ! mon mari qui vient ! Soufflez !

THORIGNON.

Que je souffle?..

ADRIENNE.

Soufflez donc, et baissez la trappe !

THORIGNON, à part.

Elle m'ahurit... cette petite femme-là ! (Il souffle l'allumette et baisse la trappe.)

\* T., A.

## SCÈNE X

LES MÊMES, LIVERGIN, puis le DOMESTIQUE, puis HECTOR.

LIVERGIN, entrant par le pan coupé de droite.

Ah ! mon oncle, je viens de votre chambre... j'espère qu'elle vous plaira, et que nous vous garderons longtemps.

THORIGNON, reprenant l'accent marseillais\*.

Oh ! oh ! longtemps, longtemps...

LIVERGIN.

Ah ! quand je devrais vous retenir de force... (Bas.) Eh ! bien ?...

THORIGNON, bas.

Je n'ai pas encore eu l'occasion... Vous savez... il faut l'occasion... Mais, dès mon retour... (il passe à gauche.)

LIVERGIN\*\*.

Mon Dieu... une heure de plus ou de moins, quand on attend depuis deux mois...

LE DOMESTIQUE, entrant par la droite.

M. Hector Bartel.

LIVERGIN.

Hector ?... Qu'il entre ! qu'il entre !

HECTOR, entrant, apercevant Adrienne.

Ah ! pardon !... (Le domestique sort.)

LIVERGIN.

Tiens, c'est vrai, tu ne connais pas ma femme. (Le présentant.)  
Chère amie, un de mes bons amis du cercle et un peintre d'un grand talent...

HECTOR, saluant.

Madame !...

ADRIENNE.

Monsieur !...

LIVERGIN, présentant Thorignon.

Notre oncle Riboulet de Marseille.

HECTOR, ET THORIGNON, se saluant.

Monsieur !...

HECTOR, à Livergin.

Je n'ai que deux mots à te dire...

ADRIENNE.

Je vous laisse, messieurs.

LIVERGIN, à Thorignon.

Vous, mon oncle, pendant ce temps, allez chercher votre malle.

THORIGNON, empressé.

Avec plaisir. (Il va prendre son chapeau.\*\*\*)

\* A., (derrière le canapé à gauche.) T., L.

\*\* T., A., L.

\*\*\* A., T., L., M.

ADRIENNE, à part.

Ah ! mon Dieu ! s'il allait ne pas revenir !... (Haut.) Non, non !...  
(El'e court à lui et lui prend son chapeau.)

THORIGNON.

Hein !

ADRIENNE, posant le chapeau sur la chaise à droite de la cheminée.

Vous irez plus tard... rien ne presse. (Appelant.) Baptiste, Baptiste ! (Au domestique qui entre.) Conduisez mon oncle dans sa chambre... et prenez bien soin de lui !... ne le quittez pas ! (Le domestique va ouvrir la porte du pan coupé de droite.)

THORIGNON, à part.

Sapristi ! Sapristi ! (Il sort par le pan coupé de droite.)

ADRIENNE, saluant Hector.

Monsieur !. . (A part.) Bien sûr j'en ferai une maladie ! (Elle sort par la gauche.)

## SCÈNE XI

LIVERGIN, HECTOR.

LIVERGIN \*.

Voyons, qu'est-ce qui t'amène ?

HECTOR.

L'affaire du parc Monceau...

LIVERGIN.

Plus bas donc, malheureux ! Si ma femme...

HECTOR.

Mon ami, depuis hier au soir, je suis dans un état de trouble et d'agitation...

LIVERGIN.

Pourquoi ?

HECTOR.

J'ai pris ta place comme c'était convenu. J'ai dit à Réséda que j'étais Colibri ; j'ai causé avec avec elle.

LIVERGIN.

Et tu as été d'un brillant...

HECTOR.

Comment sait-tu ?

LIVERGIN.

Je t'ai entendu, j'étais revenu pour te suppléer au besoin. Mais, tu t'en acquittais si bien avec Réséda que j'allais me retirer bredouille, quand j'ai rencontré une femme voilée que je me suis permis d'embrasser.

\* L., H.

HECTOR\*.

Et que me fait, à moi, ta femme voilée! c'est Réséda que j'appelle, que je cherche, que je veux retrouver à tout prix..:

LIVERGIN.

Mazette! comme tu prends feu! c'est donc une merveille, que cette Réséda?

HECTOR.

Ah! mon ami, quelle femme! toujours prête à la riposte! Et mordante, et piquante! l'idéal de la femme!

LIVERGIN.

Es-tu assez veinard?

HECTOR.

Peut-être pas tant que ça! car, hiér au soir, après l'avoir quittée, il m'est venu une lueur, un doute, un soupçon. Elle avait un accent étranger qui m'a semblé de commande... et elle embaumait le kiss-me-quick dont se sert d'habitude une femme que j'adore...

LIVERGIN.

Est-ce que tu supposerais que c'est elle?

HECTOR.

Eh! voilà justement ce que je me demande. . ce qui me met dans cet état de trouble et d'agitation...

LIVERGIN.

Calme-toi.

HECTOR.

Est-ce que je peux!... Enfin, coûte que coûte, il faut que je m'en assure. Si elle était seule à se servir du kiss-me-quick...

LIVERGIN.

Ca ne ferait pas l'affaire des parfumeurs.

HECTOR.

Par malheur, ce parfum-là est à la portée de tout le monde... (Le flairant.) Tiens, toi-même, tu le sens à plein nez.

LIVERGIN.

Je te jure que je ne m'en sers jamais.

HECTOR.

Allons donc!

LIVERGIN, se flairant.

C'est vrai, ma foi, que je sens bon!

HECTOR.

Tu vois bien! je dois donc chercher une autre piste. Voilà pourquoi je suis venu te trouver.

LIVERGIN.

Mais, mon bon, je n'ai aucun indice, moi.

HECTOR.

Tu as mieux que cela!

\* M., L.

Quoi donc ?

LIVERGIN.

HECTOR.

Hier soir, Réséda m'a dit qu'elle avait écrit au *Figaro* une lettre pour dire à Colibri qu'elle ne viendrait pas.

LIVERGIN.

Elle y est venue cependant.

HECTOR.

Parbleu !

LIVERGIN.

Eh bien ?

HECTOR.

Eh bien, tu n'es pas allé la prendre, et il me la faut, cette lettre, parce que je verrai bien à l'écriture... j'ai été la réclamer au journal. Mais on ne consentira à me la délivrer que sur un reçu que tu vas me donner.

LIVERGIN\*.

Avec plaisir. J'ai là tous les miens. (Avec une clef il ouvre le tiroir de la table et y prend un papier qu'il passe à Hector.) En voici un.

HECTOR, le prenant.

Merci. (Tout en sortant, accompagné de Livergin.) Comme cela, je saurai si mes soupçons sont justifiés... (Il sort par la droite reconduit par Livergin.)

## SCÈNE XII

VIRGINIE, puis THORIGNON, puis LIVERGIN.

VIRGINIE, entrant par le pan coupé de gauche, à elle-même.

L'oncle de monsieur?... Il n'est pas possible que l'oncle de monsieur soit mon singe vert. Et cependant le son de cette voix, là, tout à l'heure... Si je pouvais m'assurer...

THORIGNON, entrant par le pan coupé de droite, à part.

Elle a beau dire... j'aime mieux m'en aller. Mon chapeau... (il va le prendre.)

VIRGINIE, à part.

Lui!... (Haut.) Monsieur...

THORIGNON, l'apercevant et allant à elle, à part\*\*.

Ah!... la bonne!... (Haut de sa voix naturelle.) Ma chère enfant, ne dis pas que tu m'as vu sortir. Voilà vingt francs.

VIRGINIE, à elle-même.

Mais c'est lui... c'est mon singe! (Haut.) Monsieur!... (Thorignnon se dirige vers la porte de gauche, et se trouve nez à nez avec Livergin qui rentre.)

\* L., H.

\*\* V., T.

LIVERGIN\*.

Vous sortiez, mon oncle?

THORIGNON, avec l'accent marseillais.

Oui... oui... j'allais chercher ma malle...

LIVERGIN.

Très bien!... je vous accompagne.

THORIGNON, à part, furieux.

Oh! non, alors!..

LIVERGIN.

Venez-vous?

THORIGNON.

Plus tard!

LIVERGIN.

A votre aise... (A Virginie qui essaye d'attirer l'attention de Thorignon.  
Qu'est-ce que vous faites-là?

VIRGINIE\*\*.

Moi, monsieur! j'époussette le buvard... je m'en vais... je  
m'en vais! (A part en sortant.) Il ne m'a pas reconnu!... Il fau-  
dra pourtant que je trouve un moyen... (Elle sort par le pan coupé  
de gauche.)

## SCÈNE XIII

LIVERGIN, THORIGNON.

THORIGNON, à lui-même\*\*\*.

Décidément il faut que je me fasse mettre à la porte.

LIVERGIN, voulant lui prendre son chapeau qu'il a sur la tête.

Si vous voulez me donner votre chapeau, mon oncle?...

THORIGNON, gardant son chapeau et jouant la mauvaise humeur.

Mon chapeau!... mon chapeau!... Vous me prenez toujours  
mon chapeau!... Est-ce que je vous prends le vôtre, moi?...

LIVERGIN.

Mais c'est pour vous en débarrasser.

THORIGNON.

Il ne me gêne pas!

LIVERGIN.

C'est différent (A part). Il a des lubies, l'oncle de Marseille.

THORIGNON, marchant à grands pas.

Ah çà!... on ne dine donc pas ici?

LIVERGIN.

Il n'est pas encore sept heures.

\* V., T., L.

\*\* T., V., L.

\*\*\* T., L.

THORIGNON, tirant sa montre.  
Je vous demande pardon!.. (A part.) Six heures et demie.

LIVERGIN, tirant sa montre.  
Six heures et demie.

THORIGNON.  
Il est sept heures dix.

LIVERGIN.  
Vous avez peut-être l'heure de Marseille?

THORIGNON, haussant les épaules.  
De Marseille!... non, monsieur!

LIVERGIN.  
Je n'ai pas voulu vous contrarier.

THORIGNON, allant à la cheminée.  
C'est votre pendule qui ne vaut rien... (Il va pour la faire avancer.)  
Et! tenez! voilà les aiguilles qui me restent dans la main. (Il les jette sur la table.)

LIVERGIN, se montant un peu.  
Ah! mais! ah! mais!

THORIGNON, enchanté.  
Ça vous fâche?... dites-donc que ça vous fâche?

LIVERGIN, se contenant.  
Mais non, mon oncle! je ne me fâche pas pour si peu de chose. Les aiguilles sont cassées... Eh bien je ferai venir l'horloger, voilà tout.

THORIGNON, à part.  
Ça ne prend toujours pas! (Allant s'asseoir sur le canapé.) Il a une patience d'ange, cet animal-là!...

LIVERGIN, à part.  
D'un caractère diabolique, l'oncle de Marseille...

THORIGNON, à part.  
Il faut pourtant que je me fasse mettre à la porte!... (Haut, avec colère à Livergin.) Eh bien! quoi?

LIVERGIN.  
Plait-il, mon oncle?

THORIGNON.  
Ah ça! pourquoi me regardez-vous avec cette persistance?

LIVERGIN.  
Moi, mon oncle?...

THORIGNON, se levant et allant à lui.  
Est-ce que vous me prenez pour une bête curieuse

LIVERGIN.  
Mais non, mon oncle.

THORIGNON.  
Allons donc! ça se lit dans vos yeux. Mais apprenez, monsieur, qu'un homme bien élevé cache mieux ses impressions.

LIVERGIN, perdant patience.  
Ah! mais! ah! mais!

THORIGNON, enchanté.

Ça vous fâche? dites- donc que ça vous fâche?

LIVERGIN, s'emportant.

Mais, non sacrebleu, ça ne me fâche pas!

THORIGNON.

Ah! vous voyez bien que ça vous fâche. Vous voudriez bien m'envoyer au diable, n'est-ce pas?

LIVERGIN.

Moi, grand Dieu!

THORIGNON.

Mais, je ne suis pas homme à m'imposer. Vous voulez que je m'en aille?... adieu! (Il se dirige vers la droite.)

LIVERGIN, s'accrochant à lui.

Mon oncle, vous ne vous en irez pas!

THORIGNON, à part\*.

Sapristi!... encore un raté!

LIVERGIN, avec chagrin.

Mais, qu'est-ce qui a donc pu vous donner à penser que je serais bien aise de votre départ? Moi qui fais tout ce que je peux pour vous retenir et vous satisfaire!

THORIGNON, à part\*.

C'est que c'est vrai?

LIVERGIN.

Vous ne m'aimez donc pas? je vous suis donc odieux?

THORIGNON.

Je n'ai pas dit ça! (A part.) Je ne connais personne qui me soit plus sympathique.

LIVERGIN.

C'est donc que vous vous déplaitez ici?

THORIGNON.

Je n'ai pas dit ça! (A part.) Je m'y plais beaucoup au contraire!

LIVERGIN.

Eh bien! alors... restez, mon oncle! et vous ne tarderez pas, je vous le garantis, à vous y trouver comme un coq en pâte!

THORIGNON, avec conviction.

Est-t-il gentil!... (A part.) Pourquoi donc sa femme le trompe-t-elle?

LIVERGIN.

Eh bien?...

THORIGNON, se décidant.

Eh bien...

LIVERGIN, enchanté.

Ah! j'étais bien sûr que nous nous entendrions!... Dans mes bras, mon oncle, dans mes bras!...

\* L., T.

THORIGNON.

Avec plaisir! (Ils s'embrassent.)

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, ADRIENNE, puis LE DOMESTIQUE et MATHILDE.

ADRIENNE, entrant par la gauche, à part\*.

Encore!

THORIGNON, à part.

Elle!... sapristi!... et moi qui lui avais promis...

LIVERGIN.

Embrasse ton oncle, ma chère amie.

THORIGNON ET ADRIENNE.

Hein!

LIVERGIN, conduisant Thorignon à Adrienne\*\*.

Embrasse-le pour le remercier... Il va s'installer ici et ne nous quittera plus...

THORIGNON.

Mais... (Il s'approche d'Adrienne pour l'embrasser.)

ADRIENNE, mettant sa main devant sa joue, bas à Thorignon.

C'est ainsi que vous vous faites mettre à la porte.

THORIGNON, embrassant la main, bas.

Je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu... Mais il est si bon, si affectueux...

ADRIENNE, bas.

Piait-il?

LIVERGIN, à part.

Il lui fait de la morale.

THORIGNON, bas.

Ah! tenez, madame, vous êtes impardonnable de tromper un mari comme celui-là!

ADRIENNE.

Comment, monsieur, c'est vous qui me reprochez...

LE DOMESTIQUE, entrant par la droite, et annonçant.

Madame Verdier!

ADRIENNE, à mi-voix.

Grand Dieu!

THORIGNON, bas à Adrienne.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

ADRIENNE, bas.

Elle vous a vu ce matin. Nous sommes perdus!

THORIGNON, bas.

Saprelotte!

\* A., L., T.

\*\* A., T., L.

LIVERGIN, qui est allé au-devant de Mathilde \*.

Chère madame, permettez-moi de vous présenter notre oncle Riboulet de Marseille.

THORIGNON, à part.

Si je pouvais me défigurer! (Il s'avance vers Mathilde et tout en la saluant il fait une grimace \*\*.)

MATHILDE.

Monsieur!... (Le reconnaissant.) Eh! mais...

ADRIENNE, passant vivement entre Thorignon et Mathilde et bas à cette dernière \*\*\*.

Tais-toi, tu sauras tout!

MATHILDE, à part.

Hein!

ADRIENNE, bas à Thorignon.

Laissez-nous!

THORIGNON, de même.

Avec plaisir. (Il s'éloigne vivement par la droite.)

LIVERGIN, l'arrêtant au passage.

Où allez-vous?

THORIGNON.

Je rentre dans ma chambre.

LIVERGIN.

Mais ce n'est pas par là... Votre chambre est de ce côté. (Il le conduit à la porte du pan coupé de droite.)

THORIGNON, contrarié.

Jé vous remercie... (A part.) Je n'en sortirai donc pas? (Il sort par le pan coupé de droite.)

## SCÈNE XV

LIVERGIN, ADRIENNE, MATHILDE puis LE DOMESTIQUE et HECTOR.

LIVERGIN, à part, enchanté \*\*\*\*.

Il ne s'en ira pas!... Bravo!...

MATHILDE, à Adrienne.

Ah ça! me diras-tu?...

ADRIENNE, bas.

Pas devant lui, viens! (Elles se dirigent vers la gauche.)

MATHILDE.

Je te suis. A propos, as-tu retrouvé mon fichu?

\* T., A., L., M.

\*\* A., T., L., (qui a remonté), M.

\*\*\* T., A., M., L.

\*\*\*\* A., M., L.

Hein?  
LIVERGIN, à part.

Non, je ne l'ai pas...  
ADRIENNE.

Il ne peut pourtant pas être perdu!  
MATHILDE.

Plait-il?  
LIVERGIN.

J'avais hier un petit fichu de dentelle noire que j'ai dû laisser ici...  
MATHILDE.

Un petit fichu?  
LIVERGIN.

Qui sent très fort le kiss-me-quick.  
MATHILDE.

Ah! mon Dieu!  
LIVERGIN, à part.

L'auriez-vous vu par hasard?  
MATHILDE.

Non... non... je ne l'ai pas vu...  
LIVERGIN, vivement.

Qu'est-ce que j'en ai donc fait?  
MATHILDE.

C'était elle!... c'était elle!... qu'hier soir j'ai...  
LIVERGIN, à part.

M. Hector Bartel.  
LE DOMESTIQUE, annonçant.

Lui ici!...  
MATHILDE, à part.

Ça sent le kiss-me-quick dans l'antichambre. Est-ce que?...  
HECTOR, entrant vivement par la droite, à part.

(Apercevant Mathilde). Elle!... (Saluant.) Mesdames!...  
MATHILDE, à part \*.

Comme il me regarde! m'aurait-il reconnue, hier soir? (Haut.)  
Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, monsieur Bartel?

Si longtemps que cela, madame?  
HECTOR.

Depuis le jour où vous avez terminé mon portrait...  
MATHILDE.

Il me semblait cependant vous avoir rencontrée hier au soir...  
HECTOR.

Vous faites erreur. Je ne suis pas sortie de toute la soirée.  
MATHILDE.

\* A., (derrière le canapé) M., H., L.

Menteuse

LIVERGIN, à part\*.

HECTOR.

Ah! vous n'êtes pas sortie?

MATHILDE.

Non... j'avais une migraine atroce... (A part.) Je l'ai complètement dérouteré.

ADRIENNE.

Viens-tu? (Elles sortent par la gauche.)

## SCÈNE XVI

LIVERGIN, HECTOR, puis VIRGINIE.

HECTOR, à part.

M'a-t-elle dit vrai?

LIVERGIN, à part.

C'était madame Verdier!... Ah! Dieu veuille que ma femme ne se doute jamais!...

HECTOR

Dis donc, je suis plus perplexe que jamais.

LIVERGIN.

Ah! tu es...

HECTOR.

Grâce à ton reçu, j'ai pu avoir la lettre de Réséda...

LIVERGIN.

Eh bien?

HECTOR.

Écriture inconnue.

LIVERGIN.

Alors tu ne sais pas encore.

HECTOR, lui remettant la lettre.

Hélas, non!

LIVERGIN, mettant la lettre dans sa poche.

Eh! bien, moi, je suis beaucoup plus avancé. Je sais quelle est la femme que j'ai embrassée hier au parc Monceau.

HECTOR.

Tu as de la chance. Comment as-tu fait?

LIVERGIN.

C'est le hasard, mon ami... un objet qu'elle avait perdu et que j'ai retrouvé.

HECTOR.

Un objet perdu... (A lui-même.) Tiens! une idée!... Si je pouvais faire croire à Réséda qu'elle aussi a perdu un objet com-

\* M., L.

promettant... Vite, un avis... de cette façon, si c'est elle \*...  
Dis-moi, tu n'as pas parlé ici de mon nouvel atelier de la rue  
Pigalle?

LIVERGIN.

Non.

HECTOR.

Eh bien! je te serai obligé de n'en rien dire...

LIVERGIN.

A ma femme?

HECTOR.

Et à madame Verdier.

LIVERGIN.

Bien! bien!

HECTOR.

N'est-ce pas qu'elle est charmante, madame Verdier?

LIVERGIN, baissant les yeux.

Pas mal, mon ami, pas mal!

HECTOR.

Pas mal! dis donc délicieuse, adorable!

LIVERGIN, à part.

Hein! (Haut.) Ah çà! est-ce que par hasard?...

HECTOR.

Eh! bien, oui, là... C'est elle que j'aime... et que je ne désespère pas encore d'épouser.

LIVERGIN, à part.

C'est elle qu'il veut épouser... et c'est elle que j'ai... (Haut.)  
Où vas-tu?

HECTOR.

Au *Figaro*!

LIVERGIN.

Je t'accompagne.

HECTOR.

Viens vite alors. (Il sort par la droite.)

LIVERGIN, sonnant sur le timbre.

Faut-il lui dire?... Ou ne faut-il pas?... (A *Virginie* qui entre par  
le pan coupé de gauche.) Dites à madame que je reviens dans un  
instant.

VIRGINIE.

Bien, monsieur.

LIVERGIN, à part.

Oh! je lui dois toute la vérité! (il sort.)

\* L., M.

## SCÈNE XVII

VIRGINIE, puis LIVERGIN.

VIRGINIE, seule.

J'ai correspondu avec l'oncle de monsieur! et c'est pour me voir qu'il est venu à Paris!... C'est ça qui est flatteur!... Seulement il ne m'a pas reconnue... Comment le mettre sur ma piste?... Pas moyen de lui parler!... Il y a toujours du monde!... Si je lui écrivais... Voici justement le buvard de monsieur... (Elle s'assied à la table, ouvre le buvard et écrit gros, en appuyant très fort.) Oui, c'est cela... Ecrivons-lui de ma plus belle écriture... « Si monsieur veut savoir avec qui il... » (Tout en écrivant.) Je lui expliquerai plus tard que ma famille a tout perdu à la Bourse, et que je suis entrée au service pour la faire vivre, en attendant mes débuts au Châtelet... (Elle prend une feuille de papier buvard, et la met sur ce qu'elle a écrit, en frottant avec la main.) Ciel! monsieur! (Elle retire vivement la lettre, sans déplacer la feuille de papier buvard.)

LIVERGIN, entrant par la droite.

Qu'est-ce que vous faites là, Virginie?

VIRGINIE, cachant la lettre derrière son dos.

J'époussetais le buvard de monsieur!...

LIVERGIN.

Encore! c'est un tic!... Laissez-moi!

VIRGINIE.

Oui, monsieur! (A part, en s'en allant, montrant sa lettre.) Maintenant, à la première occasion, je glisse ceci à l'oncle... Et nous verrons!... (Elle sort par la droite.)

## SCÈNE XVIII

LIVERGIN, puis HECTOR.

LIVERGIN.

Je n'ai rien dit à Hector... Toutes réflexions faites, j'ai changé d'avis... Lui dire comme ça en face, que la femme qu'il aime donne des rendez-vous, le soir, au parc Monceau, car elle attendait évidemment quelqu'un, et qu'elle y rôde seule, à la portée des baisers d'occasion... Ça m'a paru raide... J'aime mieux lui écrire. (Il va s'asseoir à la table. Il ouvre le buvard et en tire la feuille de papier buvard dont s'est servie Virginie et qui a reproduit ce qu'elle a écrit.) Qu'est-ce qu'il y a donc de reproduit sur ce papier buvard? (Lisant.) « Si monsieur veut savoir avec qui il était hier soir,

au parc Monceau, adressez-vous à Virginie. » (Avec épouvante.) Ah ! mon Dieu ! elle sait donc !... (Il met le papier buvard dans sa poche.) Sapristi ! sapristi ! mais comment a-t-elle pu découvrir ?... Je devine... Elle était dans le parc, elle aussi... Elle m'aura vu embrasser madame Verdier, et elle me menace... Que faire ? eh ! parbleu, nier effrontément !... Après tout, elle n'a pas de preuves !... Oui, mais c'est égal, je suis sur un terrain brûlant, et pour plus de sûreté... (Il va à son bureau et en tire les reçus du *Figaro*.) Détruisons toujours les reçus du *Figaro*. (Il les déchire.) Là, en morceaux, et avec une modeste allumette... (Il va à la cheminée, frotte une allumette et se baisse pour brûler ses reçus.) Tiens, des papiers dans la cheminée, des reçus ! (Il en prend un et lisant.) « Reçu de Réséda. » (Parlé.) Hein ?... (Il en prend un autre et lisant.) « Reçu de Réséda. » (Il les rejette dans la cheminée.) Les reçus de ma correspondante !... Ah ça ! comment se fait-il que je trouve dans ce foyer, chez moi !... Elle est donc ici, ma correspondante ?... Mais alors, ce serait ?... Eh ! parbleu oui !... Ce ne peut-être que Virginie. Je m'explique maintenant ce qu'elle faisait, hier soir au parc Monceau... Elle y attendait Colibri !... Ainsi, sans m'en douter, c'est avec ma bonne que j'ai correspondu, c'est à elle que j'ai donné un rendez-vous !... Virginie, Godette ! Je suis donc voué aux bonnes ! Et c'est avec elle qu'Hector... (Pouffant de rire.) Ah ! ah ! elle est trop drôle !... Hector et Virginie devisant d'amour à l'aveuglette, ah ! ça, par exemple, je le lui dirai, ça n'a pas d'inconvénient. (Riant toujours.) Je vois d'ici sa tête... Oui, mon bon, tu n'as plus besoin de chercher... Ton inconnue, c'est Virginie, ma bonne ! « Allons donc ! » Tu vas voir... J'ai là dans ma poche de son écriture... (Il tire le papier buvard d'une de ses poches.) Et en la comparant à celle de la lettre de Réséda que tu as retirée du *Figaro*... (La tirant de son autre poche.) Ah ! ah ! ah !... J'en ris encore... (Regardant la lettre, et bondissant.) L'écriture de ma femme ! c'était ma femme !... (Il tombe sur le fauteuil à droite.)

## SCÈNE XIX

LIVERGIN, ADRIENNE, MATHILDE, puis VIRGINIE, puis THORIGNON, puis LE DOMESTIQUE.

MATHILDE, entrant par la gauche avec Adrienne.

Tu as bien fait de tout me dire. Je verrai, je chercherai un moyen...

ADRIENNE\*.

Tais-toi ! mon mari !

\* A., M., L.

VIRGINIE, entrant par la droite.

Madame, le diner est prêt.

ADRIENNE.

C'est bien.

VIRGINIE.

Je vais prévenir l'oncle de madame. (A part.) J'en profiterai pour lui glisser mon petit poulet. (Elle sort par le pan coupé de droite.)

MATHILDE, bas à Adrienne.

Mais, avant tout, je te conseille de te réconcilier tout de suite avec ton mari.

ADRIENNE \*.

Oui, oui, tu as raison... (Elle va à Livergin qui est toujours assis sur le fauteuil, et lui passant les bras autour du cou.) Mon ami...

LIVERGIN, furieux, cherchant à se dégager.

Laissez-moi ! laissez-moi !

ADRIENNE, suppliante.

Je t'en prie...

THORIGNON, entre par le pan coupé de droite, en lisant le billet de Virginie, et suivi par elle. Il va à Adrienne, et lui dit à voix basse.

Virginie sait tout ! (Il lui donne le billet.)

ADRIENNE, prenant le billet.

Grand Dieu ! (Elle s'éloigne de Livergin et va à Mathilde.)

MATHILDE, bas \*\*.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ADRIENNE, bas.

Virginie sait tout, je suis perdue !

VIRGINIE, à part.

Il a remis mon poulet à madame ! (Bas à Adrienne vivement.) Madame, ce n'est pas ce que vous croyez, c'est pour entrer au Châtelet.

ADRIENNE, étonnée.

Au Châtelet ?

MATHILDE, passant entre elles deux, bas à Virginie.

Pas un mot à votre maître !

VIRGINIE, à part.

Pas si bête !

LE DOMESTIQUE, entrant par le pan coupé de gauche.

Madame est servie.

Mathilde entraîne Adrienne et sort avec elle par le pan coupé de gauche.

THORIGNON, à Livergin.

Comptez sur moi. Je vous réconcilierai.

LIVERGIN, furieux.

Jamais !

\* M., A., L.

\*\* M., A., V., T., L.

THORIGNON, à part.

Tiens, tiens... (Haut.) Mesdames! (il court après elles pour offrir son bras, Virginie le suit.)

LIVERGIN, seul.

C'est avec ma femme que j'avais rendez-vous!... Et c'est moi qui ai envoyé Hector à ma place!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

THORIGNON, reparaissant à la porte du pan coupé de gauche.

Eh bien! qu'est-ce que nous faisons donc?... Eh! Auguste!... Tu ne viens pas?... Viens donc, troun de l'air! (il l'emmène.)

*Rideau.*

## ACTE TROISIÈME

---

Un atelier de peintre. — Au fond à gauche la porte d'entrée. — Un canapé au fond; et à droite du canapé, presque dans l'angle de droite, sur un chevalet, le portrait de Livergin. — Un fauteuil devant le portrait. — Deux portes à droite. — Deux portes à gauche. — Portières aux portes. — Mobilier élégant d'artiste. — Une console entre les deux portes de droite. — Une portière non posée, étendue sur le fauteuil. — Des potiches et des objets d'art posés çà et là, sans ordre.

### SCÈNE PREMIÈRE

HECTOR, puis LE CONCIERGE.

HECTOR, rangeant les potiches et objets d'art.

Le diable soit des déménagements! (Tenant à la main un magot de chine.) Voyons... où mettrai-je bien ce magot?... Mais tu es tout couvert de poussière, mon bonhomme! (Il prend un petit plumbeau et l'époussette.) Où va-t-elle? Allons bon! sur le nez de Livergin!... satanée poussière! (Il pose le magot sur la table et époussette le portrait.) Il n'est pas encore sec, Livergin, et je ferais bien de le couvrir... (Sans se retourner.) Qui vient là?

LE CONCIERGE, entrant par le fond.

C'est moi, le concierge de la maison. Je viens dire à monsieur que ma femme est en train de faire le déjeuner de monsieur, et que monsieur ne s'en plaindra pas, parce que ma femme, étant un ancien cordon bleu...

HECTOR, montant sur le fauteuil qui est devant le portrait\*.

C'est bien. Donnez-moi cette portière, afin que je l'accroche.

LE CONCIERGE.

Accrocher qui?

HECTOR.

La portière.

\* Le C., H.

LE CONCIERGE.

Vous voulez accrocher ma femme ?

HECTOR, à part.

Animal ! (Haut.) Je vous demande la portière qui git là sur ce meuble.

LE CONCIERGE, allant prendre la portière qui est sur le fauteuil à gauche.

Monsieur veut dire la tenture !... on appelle ça une tenture.

HECTOR, railleur.

Ah ! c'est vrai !... pardon !...

LE CONCIERGE.

Il n'y a pas d'offense !... (Il porte la portière à Hector et l'aide à en recouvrir le portrait, à part.) Pas ferré sur le français, mon nouveau locataire...

HECTOR, finissant de couvrir le portrait.

Là... comme cela Livergin sèchera sans être incommodé. (Il descend du fauteuil.)

LE CONCIERGE.

Je venais aussi dire à monsieur que les artistes qui ont occupé cet atelier ont toujours eu l'habitude de me faire faire leur ménage.

HECTOR, rangeant toujours.

Ah ! vraiment, monsieur Jean.

LE CONCIERGE, l'aidant à ranger.

Et je n'en ai jamais reçu que des compliments, ayant été pendant dix ans le valet de chambre de M. le vicomte de la Goupillière... ce qui n'empêche pas de me mettre à la portée des artistes et d'être peu regardant pour ce qui est de leurs relations. Ainsi, pour M. Pompée Brocard, votre prédécesseur, je tirais le cordon, jour et nuit, indistinctement, à toutes les bêtes qu'il recevait... et il en recevait, des chiens, des cocottes et des moutons !

HECTOR.

Je crois bien !.. Brocard est un spécialiste... un animalier !

LE CONCIERGE, offusqué.

Un animalier ! oh ! monsieur ?

HECTOR, étonné.

Quoi ?

LE CONCIERGE.

Rien... (A part.) Comme ils se traitent entre eux, les peintres !

HECTOR, continuant.

Il donne surtout dans le mouton...

LE CONCIERGE.

D'après nature. (Montrant la porte de gauche, deuxième plan.) Aussi avait-il fait une bergerie de cette pièce...

HECTOR.

Qui servira de boudoir à mes clientes.

LE CONCIERGE, ouvrant la porte de gauche, premier plan.  
Et un chenil de celle-ci.

HECTOR.

Ce sera le cabinet de mes modèles... Et sa basse-cour?

LE CONCIERGE.

Ah! oui, ses cocottes... (Montrant la porte de droite, premier plan.)  
Là, dans sa chambre.

HECTOR.

Eh bien, moi, monsieur Jean, je ne travaille pas dans le même genre. Je fais le portrait, et je vous prie d'être plein d'égards pour les dames... les dames du monde que je reçois.

LE CONCIERGE.

Oh! pour ce qui est de ça... (Se rengorgeant.) On sait vivre...

HECTOR.

A propos, mon journal n'est pas encore arrivé?

LE CONCIERGE, le tirant de sa poche.

Si fait, monsieur, le voici.

HECTOR, s'en emparant.

Que ne le donniez-vous tout de suite!

LE CONCIERGE.

Monsieur ne me l'avait pas demandé.

HECTOR.

C'est juste... excusez-moi...

LE CONCIERGE\*.

Il n'y a pas d'offense...

HECTOR.

Voulez-vous aller voir si mon déjeuner est prêt.

LE CONCIERGE\*.

Volontiers, monsieur. (A part.) Education à refaire... Je m'en charge. (Il sort par la droite, deuxième plan.)

HECTOR, s'asseyant sur le fauteuil à gauche et ouvrant le journal.

Mon annonce y est! (Lisant.) « La dame qui, à la suite d'une petite correspondance, parue dans ce journal, est allée jeudi soir à un rendez-vous dans le parc Monceau, y a perdu, dans l'allée de la grotte, un objet compromettant que l'on tient à sa disposition. S'adresser en personne à M. X. B. Z., 112 rue Pigalle. » (Parlé.) Parfait!... De cette façon, si c'est ma veuve...

LE CONCIERGE, rentrant.

Monsieur est servi.

HECTOR, se levant.

Monsieur Jean, il se présentera probablement aujourd'hui une ou plusieurs personnes, car il en peut venir plusieurs, qui demanderont à parler à M. X. B. Z.

\* H. le C.

LE CONCIERGE.  
Connais pas.

HECTOR.  
C'est moi.

LE CONCIERGE.  
Ah! mais vous... monsieur Bartel.

HECTOR.  
Aujourd'hui, X. B. Z. Vous ne leur direz pas mon nom.

LE CONCIERGE.  
Compris.

HECTOR.  
Et vous ferez en sorte qu'elles ne se rencontrent pas.

LE CONCIERGE.  
Entendu!

HECTOR, à part.  
Ah! je suis d'une impatience!... (Il sort par la droite, deuxième plan.)

## SCÈNE II

LE CONCIERGE, puis THORIGNON.

LE CONCIERGE, allant prendre un balai derrière la porte du fond et balayant.  
Les peintres se suivent et ne se ressemblent pas. M. Pompée Brocard donnait dans le mouton, M. Bartel donne dans le mystère. Je préfère ce dernier genre. C'est moins encombrant, et ça doit rapporter davantage au concierge.

THORIGNON, dans la coulisse du fond.

Il n'y a donc pas de concierge dans cette maison?

LE CONCIERGE.

Que demandez-vous, monsieur?

THORIGNON, paraissant à la porte.

Je demande d'abord le concierge.

LE CONCIERGE.

C'est moi, monsieur.

THORIGNON.

Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre loge?

LE CONCIERGE.

Parce que je suis ici.

THORIGNON.

C'est une raison. M. X.B.Z. je vous prie?

LE CONCIERGE.

Vous y êtes.

THORIGNON, s'avançant\*.

Je voudrais lui parler.

\* T., le C.

LE CONCIERGE.

Dans un instant. Il achève de déjeuner.

THORIGNON.

C'est bien, je l'attendrai.

LE CONCIERGE, à part.

Voilà le mystère qui commence ! (Il achève de balayer l'atelier.)

THORIGNON, à part.

J'étais à me raser dans la chambre des enfants... que n'a pas Livergin, quand sa femme me fit appeler au salon... Elle venait de lire dans le journal qu'un M. X.B.Z. avait trouvé un objet compromettant perdu, jeudi soir, dans le parc Monceau par une dame qui avait là un rendez-vous... La malheureuse était positivement affolée; et, convaincue que c'était elle qui avait dû perdre quelque chose, elle voulait à tout prix se rendre elle-même chez ce monsieur ! Je suis parvenu à l'en dissuader, et, comme j'ai le malheur d'être un galant homme, je lui ai promis d'y aller à sa place et d'arranger l'affaire... Mais si on m'y rattrape ! (Haut.) Dites-moi donc, mon ami...

LE CONCIERGE, à part.

Son ami !... je n'aime pas bien ça !...

THORIGNON.

Ce M. X.B.Z., quel homme est-ce ?...

LE CONCIERGE.

C'est un peintre qui fait des tableaux.

THORIGNON.

Son nom ?

LE CONCIERGE.

J'ai ordre de me taire.

THORIGNON, lui tendant un louis.

Et quand on vous offre vingt francs ?

LE CONCIERGE, les prenant.

Je les prends pour ne pas désobliger... mais je me tais tout de même.

THORIGNON, à part.

Je suis refais ! (On frappe à la porte du fond.)

LE CONCIERGE.

Quelqu'un !... Vous ne pouvez pas rester ici...

THORIGNON.

Où voulez-vous que j'aille ?

LE CONCIERGE.

Au chenil !

THORIGNON.

Hein ?

LE CONCIERGE.

Pardon, dans le cabinet des modèles. Le chenil, c'était du temps de l'autre. (Il lui ouvre la porte de gauche, premier plan.)

THORIGNON, à part.

Quel singulier concierge ! Ah ! si on m'y rattrape... (Il sort par la gauche, premier plan.)

LE CONCIERGE.

Décidément, le mystère est plus productif que les moutons ! (On frappe de nouveau.) Entrez !

### SCÈNE III

LE CONCIERGE, LIVERGIN.

LIVERGIN, entrant, l'air sombre, le chapeau sur les yeux, et la redingote boutonnée.

M. Hector Bartel ?

LE CONCIERGE, à part.

Ah ! celui-là ne vient pas pour le mystère... tant pis ! (Haut.)  
M. Bartel achève de déjeuner...

LIVERGIN.

C'est bien, je l'attendrai... (Il s'assied près de la table. Voyant que le concierge se dirige vers la droite.) Ce n'est pas la peine de le déranger... J'attendrai...

LE CONCIERGE \*.

Bien, monsieur... (A part.) Heureusement que s'il vient des dames, il y a encore de la place pour les loger ! (Il se dirige vers le fond pour sortir.)

LIVERGIN, à lui-même.

Il a l'air gouailleur, ce concierge !... Se douterait-il?... (Haut et se levant.) Pourquoi avez-vous ri en me regardant ?

LE CONCIERGE.

Moi ?

LIVERGIN.

Sachez que je ne tolérerai pas...

LE CONCIERGE.

Mais, monsieur, je n'ai pas ri.

LIVERGIN.

Vous n'avez pas?... Vous riez encore.

LE CONCIERGE.

Pourquoi rirais-je en regardant monsieur ?

LIVERGIN, changeant de ton et à lui-même en se promenant avec agitation \*\*.  
Oui, au fait, pourquoi rirait-il?... Je deviens fou, ma parole !

LE CONCIERGE.

Monsieur ne prête pas tant à rire que ça !... Monsieur a l'air sombre, au contraire... contrarié...

\* Le C., L.

\*\* L., le C.

LIVERGIN.

Hein ! Et pourquoi donc serais-je contrarié?... Je n'ai aucune raison pour être contrarié... Je suis gai... au contraire... très gai ! (il s'efforce de rire\*.)

LE CONCIERGE.

Eh bien, tant mieux, monsieur ! tant mieux ! je me serai... trompé !

LIVERGIN, bondissant.

Trompé !... Qui est-ce qui a parlé de trompé ?

LE CONCIERGE, effrayé.

Ce n'est pas moi, monsieur... ce n'est pas moi ! (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc ?

LIVERGIN, se contenant.

C'est bien !... Laissez-moi !

LE CONCIERGE, s'en allant à reculons.

Oui, monsieur.

LIVERGIN, frappant du pied.

Mais laissez-moi donc !

LE CONCIERGE, à part, se sauvant.

En voilà un olibrius ! (il sort par le fond.)

## SCÈNE IV

LIVERGIN.

Toute réflexion faite, mon parti est pris maintenant.. irrévocablement pris... Je parlerai... Dans ma situation on n'a décidément pas le droit de se taire!... (se boutonnant et se promenant avec agitation.) Mon honneur a subi des avaries... il a besoin d'une réparation... Je provoquerai Hector et c'est dans son sang... (Après réflexion.) à moins que ce ne soit dans le mien... (Avec résolution.) Non ! ce sera dans le sien... Je connais Hector... il a beaucoup d'amitié pour moi... il ne se défendra pas !... Il sera même désolé, le pauvre garçon... lorsqu'il apprendra de quelle... indécatesse il s'est rendu coupable à mon égard... et il me laissera entrer dans sa vie... comme dans du beurre !... Et cependant qu'est-ce que j'ai à lui reprocher?... Il ne savait pas plus que moi quelle était la femme du rendez-vous et c'est pour m'obliger... car il n'y a pas à dire... c'est moi... le mari... qui l'ai supplié d'y aller !... Il y a des gens qui sont les fils de leurs œuvres et qui s'en vantent. Moi, je suis le père de mon dés-honneur... triste paternité... ma seule, hélas... et je ne m'en vante pas ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas suivi ma première inspiration ? Pourquoi n'ai-je pas été criminel jusqu'au bout ? Non

\* Le C., L.

seulement je ne serais pas ce que je suis ; mais en voulant tromper ma femme, je conservais mon innocence, puisque je la trompais avec elle-même. (Résolument.) Il me reste donc un seul parti à prendre... Lequel?... Diablen'emporte si je le sais ! Mon Dieu, mon Dieu, que je suis à plaindre ! Je n'ai pas l'habitude de me rendre intéressant ; mais si je pouvais expliquer mon cas, le cas de M. Livergin, à un auditoire choisi et sympathique, je crois que je ne tarderais pas à l'émouvoir. Je lui dirais : mesdames et messieurs... que feriez-vous à ma place?... Vous aimeriez mieux ne pas y être?... Jecomprends ça... Donnez-moi toujours un conseil... Dites-moi... J'entends Hector. Toute réflexion faite, je m'en vais... (Il s'éloigne, puis il s'arrête.) Non, ce serait lâche. (Résolument.) Je vais... je vais lui demander ce que j'ai à faire!...

## SCÈNE V

LIVERGIN, HECTOR.

HECTOR, entrant\*.

Tiens ! c'est toi ! Comment, tu est là et on ne me prévient pas !

LIVERGIN.

J'avais recommandé qu'on ne te dérangeât pas.

HECTOR, lui tendant un porte-cigarettes.

Une cigarette ?

LIVERGIN.

Merci, je ne suis pas en train de fumer.

HECTOR.

Voyons, qu'est-ce qui t'amène ?

LIVERGIN.

J'ai quelque chose à te demander...

HECTOR.

Quoi ?

LIVERGIN.

C'est très délicat...

HECTOR.

Dis toujours... De quoi s'agit-il ?

LIVERGIN.

C'est au sujet... de l'affaire du parc Monceau.

HECTOR, vivement.

Aurais-tu découvert qui est Réséda ?

LIVERGIN.

Moi ?

\* L., H.

HECTOR.

Ah ! s'il est vrai, mon ami, dis-le moi tout de suite. Je t'ai avoué quel intérêt j'ai à le savoir, je t'en prie, parle, parle...

LIVERGIN.

Mais...

HECTOR.

Mais tu ne peux pas me faire languir plus longtemps. Et puisque tu sais quelle est la femme qui se cachait sous le pseudonyme de Réséda...

LIVERGIN, se troublant.

Non, non. Je ne le sais pas.

HECTOR.

Allons donc ! tu le sais, je le lis dans tes yeux, et tu vas me le dire...

LIVERGIN, à part.

Sapristi ! ça me paraît dur de lui avouer que c'est ma femme.

HECTOR.

Tu te tais ?

LIVERGIN.

Oui, toute réflexion faite.

HECTOR.

Livergin, nous allons nous fâcher !

LIVERGIN.

Hein ?

HECTOR.

Tu m'as envoyé dans le parc Monceau... Je ne t'en avais pas prié...

LIVERGIN, à part.

Ah ! si c'était à recommencer !

HECTOR.

Je me suis trouvé avec une femme charmante...

LIVERGIN, à part.

Parbleu !

HECTOR.

Tu sais son nom et tu ne veux pas me le dire ?

LIVERGIN.

Non.

HECTOR.

Pourquoi ?

LIVERGIN.

Ça ne te regarde pas !

HECTOR.

Eh bien, morbleu, je le saurai malgré toi.

LIVERGIN.

Comment ça ?

HECTOR.

Ça ne te regarde pas !

LIVERGIN.

Je t'en prie, ne cherche pas à connaître...

HECTOR.

Allons donc !

LIVERGIN.

Hector, nous allons nous fâcher !

HECTOR.

Eh bien, fâchons-nous, sacrebleu, puisque nous en avons envie tous les deux.

LIVERGIN, à part.

Au fait, je suis venu pour ça. (Haut.) Eh bien, sacrebleu !...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE, entrant par la droite premier plan.

Monsieur...

HECTOR \*.

Qu'y a-t-il ?

LE CONCIERGE, le prenant à part.

Deux dames qui ont demandé M. X.B.Z.

HECTOR, bas.

Ensemble ?

LE CONCIERGE, bas.

Non, monsieur.

HECTOR, bas.

Ah ! où les avez-vous mises ?

LE CONCIERGE.

Là... et là... (Il indique la porte de gauche, deuxième plan, et la porte de droite, premier plan.)

HECTOR, entraînant Livergin à droite en lui montrant la porte de droite deuxième plan.

Entre là.

LIVERGIN \*\*.

Mais...

HECTOR.

Oh ! nous n'avons pas fini de nous expliquer... J'ai à faire... à tout à l'heure... Allons, va, va...

LIVERGIN, à part.

Sapristi, maintenant qu'il veut que je parle, j'ai une furieuse envie de me taire... (Il entre à droite, deuxième plan.)

HECTOR, su concierge.

Ainsi... là... et là?...

\* L., H., le C.

\*\* Le C., H., L.

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur.

HECTOR.

C'est bien, laissez-moi.

LE CONCIERGE, à lui-même en sortant.

Voilà le mystère qui continue. (Il sort par le fond.)

## SCÈNE VII

HECTOR, puis VIRGINIE, puis THORIGNON et LE CONCIERGE.

HECTOR.

Deux femmes!... Il y aurait donc deux femmes qui ont perdu quelque chose, jeudi soir, dans le parc Monceau?... Reste à savoir maintenant laquelle de ces deux femmes?... Par qui commencer?... Au petit bonheur!... (Il va ouvrir la porte de droite premier plan.) Venez, madame. (Entre Virginie, à part.) Sapristi! la bonne de Livergin!

VIRGINIE, le reconnaissant, à part.

Oh! l'ami de monsieur. (Elle va pour sortir.)

HECTOR, la retenant.

Non, non, restez! Nous avons à causer...

VIRGINIE\*.

Ah!

HECTOR, à part.

Il faut avant tout que je sache...

VIRGINIE, à part.

Ma foi, qu'est-ce que je risque?

HECTOR.

D'abord répondez-moi franchement. Est-ce pour votre propre compte ou pour celui d'une autre que vous avez demandé M. X.B.Z?

VIRGINIE, étonnée.

Comment, pour une autre?

HECTOR.

Vous étiez jeudi soir au parc Monceau?

VIRGINIE, baissant les yeux.

Mais oui, monsieur... Pourtant ne me jugez pas mal pour cela... Il y a longtemps que je veux entrer au Châtelet... et c'est dans l'espoir d'y trouver quelqu'un qui puisse m'y faire débiter que j'ai eu recours au *Figaro*.

HECTOR.

Ah! vous avez écrit?...

\* V., H.

VIRGINIE.

C'est par là que ça a commencé. Mais je ne me suis pas com-  
promise... j'ai pris le nom d'une fleur.

HECTOR, à part.

Plus de doute ! c'est avec elle !... une bonne !...

VIRGINIE.

Et l'on m'a répondu par la même voie.

HECTOR, vivement.

Vous savez qui ?

VIRGINIE, baissant les yeux.

Oh ! oui ! je l'ai bien reconnu hier.

HECTOR, à part.

Sapristi !... (Haut.) J'espère au moins que vous n'avez dit à  
personne...

VIRGINIE.

Il n'y a pas de danger !

HECTOR.

Eh ! bien... gardez-moi le secret... Ne me trahissez pas...

VIRGINIE, à part.

Comment ! il croit que c'est avec lui.

HECTOR.

Et... vous ne vous en repentirez pas !

VIRGINIE.

Vous me ferez entrer au Châtelet ?

HECTOR.

Je tâcherai...

VIRGINIE, à part.

Ma foi... j'ai bien envie de lui laisser croire... ça me fera  
deux cordes à mon arc... (Haut.) Eh bien ! c'est entendu !... Mais  
vous serez discret... vous aussi ?

HECTOR.

Tiens, parbleu !

VIRGINIE, à part.

Je ne voudrais pas non plus contrarier l'oncle de madame...  
Il ne suffit pas d'entrer au Châtelet, il faut avoir les moyens  
d'y rester...

HECTOR, à part.

Ah bien ! si je m'attendais à faire débiter une bonne !

VIRGINIE, regardant autour d'elle.

Vous êtes donc peintre, vous ?

HECTOR.

Parbleu !

VIRGINIE.

Eh bien, vous me peindrez en princesse... mais vous m'en di-  
rez rien, n'est-ce pas ?

HECTOR, avec l'accent italien.

*Dio me guarda !*

VIRGINIE.

Tiens, vous êtes Auvergnat, vous!

HECTOR.

Oui... (A part.) Ah! mais! ah! mais! elle n'était pas aussi bête que ça jeudi soir! oh! il faut que je m'assure... (Haut.) A propos... j'ai à vous rendre... ce que vous avez perdu jeudi soir au parc Monceau.

VIRGINIE.

C'est vrai... je n'y songeais plus... (A part.) Qu'est-ce qu'elle a pu perdre, la femme pour qui il me prend?

HECTOR, à lui-même pendant qu'il va prendre une photographie sur la console à droite.

Nous allons bien voir... J'ai là le portrait de Bidel... (Haut.) Voici l'objet!...

VIRGINIE.

Merci! (A part.) Une photographie!

HECTOR.

C'est bien cela, n'est-ce pas?

VIRGINIE.

Oui, oui... Le portrait d'un de mes cousins... qu'il m'avait justement envoyé la veille...

HECTOR, à part.

Hein?

VIRGINIE, à part, regardant le portrait\*.

C'est un bel homme.

HECTOR, à part, très agité.

Elle mentait! ce n'était pas elle! ah! j'en étais bien sûr! mais pourquoi?... Dans quel but ce mensonge... Madame Verdier se servirait-elle de cette fille pour me dérouter?

VIRGINIE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc? (Elle s'assied à droite de la table.)

THORIGNON, sans être vu, sortant par la gauche, premier plan, à part.

Ah çà! on m'oublie!... (Apercevant Hector.) Monsieur Bartel! (Il se dirige vers le fond, lorsque la porte du fond s'ouvre.) Oh! (Il se cache vivement derrière la portière ds la porte de gauche, deuxième plan.)

LE CONCIERGE, entrant par le fond.

Monsieur...

VIRGINIE, baissant son voile.

Oh!

HECTOR.

Hein?

LE CONCIERGE\*\*.

Oh! pardon... Je croyais monsieur avec un ami.

\* H., V.

\*\* T., (caché.) Le C., H., V., (assise.)

HECTOR.

Eh bien ?

LE CONCIERGE, bas à Hector qu'il a pris à part.

Eh bien, monsieur, il y a là une troisième dame qui demande M. X. B. Z.

THORIGNON, à part, passant la tête hors de la portière.

M. X. B. Z. C'est donc lui ?

HECTOR, au concierge.

Faites entrer là. (Il indique la porte de gauche, premier plan.)

LE CONCIERGE.

Dans le chenil ?... Il est donc vide, le chenil ?

HECTOR.

Mais sans doute...

LE CONCIERGE.

Bien, bien... Je croyais... (A part.) Le vieux sera parti sans doute... (Il sort par la gauche, premier plan.)

HECTOR, à lui-même.

Une troisième dame!... Mais avant de laisser partir celle-ci, je voudrais bien savoir pourquoi elle m'a menti. (Haut.) Mademoiselle, entrez là un instant... (Il lui montre la droite, premier plan.)

VIRGINIE, se levant.

Mais...

HECTOR.

J'ai encore un mot à vous dire...

VIRGINIE.

Par rapport au Châtelet ?

HECTOR.

Précisément.

VIRGINIE.

Oh! alors, c'est différent... (Elle sort avec Hector par la droite, premier plan.)

## SCÈNE VIII

THORIGNON, puis LIVERGIN.

THORIGNON, à part.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? (Voyant ouvrir la porte de droite, deuxième plan.) Quelqu'un!... Oh! Livergin!... (Il se dissimule derrière la portière.)

LIVERGIN, entrant par la droite, deuxième plan, fort agité, le *Figaro* à la main.

Je viens de trouver ce journal sur la table... 112 rue Pigalle... C'est ici... et M. X. B. Z. n'est autre qu'Hector... C'est là son fameux truc pour connaître... Mais j'y songe... Si ma femme

lit cet avis, elle est capable de venir elle-même... Il importe avant tout de l'empêcher... il n'y a pas à hésiter... courons vite!... (Il sort par le fond.)

## SCÈNE IX

THORIGNON, puis HECTOR, puis ADRIENNE.

THORIGNON, quittant la portière, à part.

Parti! ah çà! qu'est-ce que Livergin venait faire ici?... Est-ce que par hasard?... (Il remonte sur la pointe des pieds et va regarder par la porte du fond qu'il entr'ouvre.)

HECTOR, à part entrant par la droite, premier plan, sans voir Thorignon.

Je viens d'apercevoir Livergin qui s'en allait en courant... Il se sera impatienté... (Apercevant Adrienne.) Madame Livergin!... (Il se cache derrière le tableau.)

ADRIENNE, à part, entrant par la porte de gauche, deuxième plan.

Personne!... Ce concierge aura oublié, sans doute...

THORIGNON, se retournant et l'apercevant.

Vous ici!

ADRIENNE \*.

Ne vous voyant pas revenir, j'ai cru que vous aviez fui...

THORIGNON.

Une pareille supposition.

ADRIENNE.

Et je suis accourue moi-même...

THORIGNON.

Quelle imprudence! savez-vous chez qui vous êtes?

ADRIENNE.

Non.

THORIGNON.

Chez M. Bartel, l'ami de votre mari.

ADRIENNE, laissant tomber son ombrelle sur la table.

Grand Dieu!

HECTOR, à part.

Ah çà! que signifie?...

ADRIENNE, effrayée.

Mais alors, je comprends tout. Ils sont d'accord! c'est un piège qu'on m'a tendu...

THORIGNON, protestant.

Je ne puis supposer...

HECTOR, à part.

Elle était donc dans le parc, elle aussi!

\* T., A., H., (derrière le portrait.)

THORIGNON.

Je n'en suis pas moins dans des transes mortelles. Votre mari sort d'ici...

ADRIENNE \*.

Vous voyez... Ah ! tenez, j'aime mieux tout lui avouer.

THORIGNON, vivement.

Gardez-vous en bien ! (A part.) Il serait capable de m'écharper !

ADRIENNE, tombant sur le fauteuil à gauche.

Ah ! monsieur, quelle leçon ! et qu'une simple étourderie peut mener loin une pauvre femme ! Voilà où j'en suis... pour quelques lignes écrites dans un journal !

HECTOR, à part.

Hein !

THORIGNON.

Eh bien ! et moi donc qui suis obligé de passer pour votre oncle !

HECTOR, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

THORIGNON.

Si vous croyez que ça m'amuse !...

ADRIENNE, se levant.

Après tout, c'est votre faute !

THORIGNON.

Ma faute ?

ADRIENNE.

Si vous n'aviez pas commencé...

THORIGNON.

Permettez, je n'ai fait que répondre...

ADRIENNE.

C'est trop fort ! ce n'est pas vous qui avez écrit le premier : « Ame incomprise. Aspirations poétiques. Rien des agences. »

THORIGNON, qui ne comprend pas.

S'il vous plaît ?

ADRIENNE.

Ce à quoi j'ai répondu : « Moi, tout comme vous. »

THORIGNON.

Mais vous n'y êtes pas du tout ! C'est moi qui ai lu dans la petite correspondance : « Vingt-deux ans, veuve isolée, désire affection et dévouement. »

ADRIENNE.

S'il vous plaît ?

THORIGNON.

Et qui vous ai répondu : « Fonds à placer. »

\* A., T., H., (derrière le portrait.)

ADRIENNE.

Ah çà ! mais, vous n'êtes donc pas Colibri ?

THORIGNON.

Colibri ? Mais non, madame ! Moi, Singe-Vert.

ADRIENNE.

Ah ! quelle erreur !

THORIGNON.

Et vous, vous n'êtes donc pas Coquelicot ?

ADRIENNE.

Coquelicot ? Mais non, monsieur ; moi, Réséda ?

HECTOR, à part.

Réséda ! ah ! mon Dieu !

ADRIENNE, avec éclat.

Mais alors ce n'est pas avec vous que j'étais dans le parc ?

THORIGNON.

Ah ! bien écoutez !... Si je l'avais su plutôt !...

ADRIENNE.

Avec qui donc, alors ?

THORIGNON.

Je ne sais pas.

HECTOR, à part.

Eh ! parbleu avec moi ! Je comprends tout maintenant.

THORIGNON.

Mais moi-même, avec qui donc était-je ?

HECTOR, avec un geste d'impatience

Ah ! me voilà bien ! (Il remue le portrait.)

ADRIENNE, qui a vu le mouvement.

Ah ! mon Dieu !

THORIGNON, effrayé.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ADRIENNE, bas.

Il y a quelqu'un qui nous écoute ?

THORIGNON, tremblant.

Où ?... où ?

ADRIENNE.

Là... derrière cette tenture...

HECTOR, derrière le portrait à part.

Sapristi !... Je ne voudrais cependant pas être vu. (Il sort par la droite, deuxième plan.)

THORIGNON.

Vous... vous croyez ?

ADRIENNE.

Je l'ai vu remuer...

THORIGNON.

Je sens une sueur froide...

ADRIENNE.

Qui ce peut-il être ?

THORIGNON.

Je... ne sais pas... Allons-nous-en !

ADRIENNE.

Non ! non ! allez voir...

THORIGNON.

Ah ! vous voulez ?... (Allant au portrait et s'efforçant de n'avoir pas peur.) Qui est là ? qui est là ?... Mais sortez donc ! (Il écarte la portière qui couvre le portrait de Livergin.)

ADRIENNE, apercevant la tête de son mari et poussant un cri d'effroi.

Ah ! mon mari !... (Elle se recule et tombe évanouie dans le fauteuil à gauche. Virginie entr'ouvre la porte de droite, premier plan, et Hector rentre précipitamment par la droite, deuxième plan.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, VIRGINIE.

VIRGINIE, à part

Ce cri ! on assassine quelqu'un !

HECTOR.

Elle se trouve mal !...

THORIGNON.

En syncope seulement... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

VIRGINIE, à part.

Oh ! madame avec mon singe !

THORIGNON, près du fauteuil où Adrienne est évanouie à Hector \*.

Ah çà !... qu'est-ce qui l'a donc effrayée comme ça ?...

HECTOR.

Le portrait de son mari, parbleu, qu'elle a pris pour lui. Il est trop ressemblant. C'est mon défaut.

THORIGNON.

Ah ! je comprends... Elle a cru qu'il avait entendu...

HECTOR, à lui-même.

Oui, mais s'il prenait fantaisie à Livergin de revenir... Pour plus de prudence... (Il va fermer à clef la porte du fond.)

THORIGNON.

Pauvre femme ! (A Hector qui redescend.) Dites donc... elle ne revient pas à elle !... Comment faire ?

HECTOR.

Attendez !... je vais chercher du vinaigre dans la salle à manger... (Il sort en courant par la porte de droite, deuxième plan.)

THORIGNON, tout en tapant dans les mains d'Adrienne.

Oui, c'est cela !... Allez vite !... allez vite !... (Même jeu.) Voyons donc... voyons donc !...

\* T., A., (évanouie.) H., V.

VIRGINIE, à elle-même.

Tape-t-il le vieux!... tape-t-il!...

HECTOR, rentrant avec une burette.

Voilà le vinaigre!... (On frappe à la porte du fond.)

HECTOR, ET THORIGNON, sursautant.

On a frappé!

LIVERGIN, derrière la porte.

Hector!... Hector!...

HECTOR, ET THORIGNON.

Le mari!

VIRGINIE.

Ah! (Elle referme la porte sur elle.)

THORIGNON, perdant la tête.

Sapristi!... sapristi!... que faire?

HECTOR.

Roulez-la.

THORIGNON.

Où ça?

HECTOR.

Là! (Il indique la porte de gauche, deuxième plan.)

THORIGNON.

Et la burette?

HECTOR, la prenant et la mettant dans une poche de Thorignon.

Dans votre poche... Mais roulez donc! Et faites-la sortir dès qu'elle aura repris connaissance...

THORIGNON, tout en roulant le fauteuil à part.

Ah! je suis bien guéri des femmes!

HECTOR.

Vous? Jamais! (Thorignon sort avec Adrienne, toujours évanouie dans le fauteuil par la porte de gauche, deuxième plan. Hector prend sa palette et son pinceau sur la table et va ouvrir la porte du fond.)

## SCÈNE XI

HECTOR, LIVERGIN.

LIVERGIN, entrant.

Tu as été bien long à m'ouvrir.

HECTOR, allant travailler au portrait.

Je... travaillais à ton portrait... tu vois...

LIVERGIN.

Tu es bien bon... (Il regarde autour de lui.)

HECTOR, à part.

Aurait-il des soupçons?

\* L., H.

LIVERGIN.

Je viens de lire l'annonce d'un M. X. B. Z., 112 rue Pigalle.  
(Arrêtant Hector qui veut parler.) C'est ton truc, n'est-ce pas, pour  
connaître Réséda?

HECTOR.

Mais non, mais non, je t'assure...

LIVERGIN.

Tu pâlis!... c'était ton truc! et grâce à ce truc, tu sais main-  
tenant...

HECTOR.

Mais non, mais non, je te jure...

LIVERGIN.

Tu rougis!... tu sais maintenant quelle était cette femme!...  
il n'y a donc plus à hésiter... je dois parler! (Changeant de ton.) Mon-  
sieur, contrairement à ses habitudes, ma femme n'est pas chez  
elle.

HECTOR.

Eh bien?

LIVERGIN.

Eh bien, j'en conclus qu'elle est ici!...

HECTOR.

Comment! tu peux supposer?... mais il n'y a personne ici...  
que toi et moi. (A part.) Elle est partie sans doute. (Bruit de verre  
cassé à gauche, premier plan.) Sapristi!

LIVERGIN vivement.

On a cassé quelque chose de ce côté...

HECTOR, fort troublé.

C'est... c'est un modèle qui s'habille.

LIVERGIN, allant vers la gauche.

Ah! c'est un modèle...

HECTOR, se mettant en travers\*.

Ah! Livergin!... (Il lui barre la porte. Entre Thorignon par la gauche,  
premier plan.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, THORIGNON.

LIVERGIN, à part.

Mon oncle!

THORIGNON, bas à Hector, sans voir Livergin\*\*.

Je me suis assis sur la burette. Impossible de la ranimer, la  
malheureuse.

\* H., L,

\*\* T., M., L

HECTOR, le poussant vivement.

Taisez-vous donc !

THORIGNON, à part, épouvanté.

Livergin !

LIVERGIN, à Hector.

C'est là votre modèle ?...

HECTOR, vivement et poussant Thorignon.

Justement !... c'est là mon !...

THORIGNON, vivement.

Oui, oui... je me... (A lui même.) Oh !... et mon accent que j'oubliais... (Reprenant avec l'accent marseillais.) Je me préparais à poser pour mon portrait... une surprise que je voulais vous faire. (A part.) Si la maison pouvait couler...

LIVERGIN, dont les yeux rencontrent l'ombrelle qu'Adrienne a posée sur la table.

Il y a pourtant une femme ici.

HECTOR, vivement.

Je n'en ai pas vu !

THORIGNON, de même.

Ni moi non plus !

LIVERGIN, allant prendre l'ombrelle.

Et cette ombrelle ?

HECTOR et THORIGNON, à part.

Grand Dieu !...

LIVERGIN, furieux.

Me soutiendrez-vous encore ?...

HECTOR, à part.

Ma foi, il n'y a plus que ce moyen... (Très haut avec intention.) Eh bien oui, il y a une femme ici...

THORIGNON, à part.

Est-il bête !

LIVERGIN.

La femme avec qui vous étiez jeudi soir dans le parc Monceau ?

HECTOR, regardant la porte de droite, premier plan, où est Virginie et toujours très haut.

Oui !... la femme avec qui j'étais...

LIVERGIN.

La mienne !

THORIGNON.

Comment !

HECTOR.

Ta femme ?... mais pas du tout !...

LIVERGIN, avec éclat.

Qui donc alors ?... qui ?... (Entrent Mathilde par la gauche, premier plan, et Virginie par la droite, premier plan.)

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, MATHILDE, VIRGINIE.

Moi !

MATHILDE et VIRGINIE, ensemble.

Deux !

LIVERGIN et THORIGNON.

Sapristi ! une de trop !

HECTOR, à part\*.

Trop de zèle, monsieur Bartel !

LIVERGIN, après un instant de silence.

Vous, chez moi, madame !...

HECTOR, à Mathilde.

Oui, pour tout entendre et tout sauver.

MATHILDE, à mi-voix.

LIVERGIN, à Hector.

En avouant toutes les deux qu'elles étaient avec vous, jeudi soir, au parc Monceau, madame et ma bonne me prouvent surabondamment qu'elles n'y étaient ni l'une ni l'autre... et qu'on veut se jouer de moi !...

HECTOR et THORIGNON, à part.

Patatras ! (Thorignon va s'asseoir sur le canapé au fond.)

MATHILDE, à part.

Que répondre ?

VIRGINIE, s'avançant.

Ah ! permettez, monsieur...

LIVERGIN.

Plait-il ?

VIRGINIE.

J'y étais, moi, au parc Monceau !...

LIVERGIN, désignant Hector.

Avec monsieur.

VIRGINIE, allant à Hector\*\*.

Mon Dieu !... j'ai voulu le lui faire croire... pour qu'il me fasse entrer au Châtelet...

TOUS.

Hein ?

VIRGINIE.

Mais du moment que ça devient sérieux... je puis avoir la tête légère et aimer trop le théâtre... ça ne m'empêche pas d'avoir le cœur bien placé, et d'avouer que j'ai trompé monsieur !... ce n'est pas avec lui que je me suis trouvée...

\* M., T., (qui a remonté.) H., L., V.

\*\* M., H., T., (sua le canapé.) V., L.

LIVERGIN.

Et ! je le savais bien !

VIRGINIE, désignant Thorignon.

C'est avec monsieur !

TOUS, à Thorignon.

Comment ?

THORIGNON, se levant.

Avec moi ?

VIRGINIE.

Mais sans doute !

THORIGNON, insistant.

Avec moi ?

VIRGINIE, soulignant.

Coquelicot !

THORIGNON.

Hein ?

VIRGINIE.

Et Singe-Vert !

THORIGNON à part, s'avancant.

C'était elle !... une bonne !...

HECTOR et MATHILDE, à part.

Tiens !... tiens !... tiens !...

LIVERGIN, allant à Thorignon\*.

Comment, mon oncle, vous ne veniez donc pas de la gare, hier ?

HECTOR, vivement.

Mais non !... mais non !... monsieur... (Il cherche le nom.)

THORIGNON, bas et vivement.

Riboulet !

HECTOR.

Monsieur Triboulet était arrivé la veille.

THORIGNON.

Oui, c'est cela... j'étais arrivé...

LIVERGIN, à part.

Après tout... c'est bien possible... ces hommes du Midi... (se souvenant tout à coup et avec force, à Hector.) Mais enfin, tout cela n'empêche pas que vous, monsieur, vous étiez avec...

MATHILDE, s'avancant\*\*.

Eh bien... avec moi... je vous l'ai dit...

HECTOR, à part.

Hein !

LIVERGIN.

Avec vous !... ah ! c'est trop fort !... mais, c'est moi...

MATHILDE.

Oh ! je vous jure...

\* M., H., Th., L., V.

\*\* H., M., T., (qui a remonté.) L, V.

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, ADRIENNE.

LIVERGIN, apercevant Adrienne qui entre par la gauche, premier plan.  
Ma femme!

Madame !...

VIRGINIE.

Grand Dieu !

HECTOR.

Sapristi ! je l'avais oubliée !

THORIGNON, à part.

Mathilde, je te remercie de ton mensonge... Mais il est inutile, va...

ADRIENNE, s'avancant \*.

TOUS.

Que dit-elle ?

ADRIENNE.

Mon mari sait une partie de la vérité, et je viens la lui dire tout entière!...

HECTOR, bas à Thorignon.

Sapristi !... elle croit encore avoir parlé devant lui.

THORIGNON, tout bas.

Comment la détromper ?

HECTOR, intervenant.

Mais, madame...

LIVERGIN, vivement.

Laissez-la parler ! laissez-la parler.

ADRIENNE.

Après une petite correspondance à laquelle j'eus... la folie de répondre...

LIVERGIN.

Je sais !... je sais !...

VIRGINIE, à part.

Comment !... madame aussi ?...

ADRIENNE.

Mon correspondant qui signait Colibri...

LIVERGIN, un peu embarrassé.

Je sais !... je sais !...

ADRIENNE.

Me donna un rendez-vous dans le parc Monceau...

LIVERGIN.

Je sais tout cela...

\* Th., H., M., A., L., V.

ADRIENNE.

J'étais parfaitement résolue à ne point y aller!...

MATHILDE, intervenant.

D'après mon conseil...

ADRIENNE.

C'est vrai...

MATHILDE.

Et c'est moi qui suis allée à sa place...

TOUS, moins Adrienne.

Hein!...

ADRIENNE.

Toi!... Mais tu ne m'avais pas dit...

MATHILDE.

J'avais cru reconnaître l'écriture de ce monsieur... Colibri...  
et je voulais savoir si ce n'était pas un certain mauvais sujet...  
qui disait m'aimer...

HECTOR.

Ah! madame...

ADRIENNE.

Eh bien?

MATHILDE.

Eh bien, c'est M. Bartel que j'ai rencontré...

ADRIENNE, étonnée.

Comment?...

LIVERGIN, à part.

Eh! bien!... et le fichu?

HECTOR, à Mathilde.

C'était donc vous?

MATHILDE, avec l'accent italien.

Oui, monsieur, c'est moi qui vous donnais la riposte...

LIVERGIN.

Ah! mais... ah! mais!... ah! mais. . je n'y suis plus du tout,  
moi...

ADRIENNE.

Ni moi non plus!... Car enfin, si c'est toi qui as rencontré  
M. Colibri, avec qui donc me suis-je trouvée, moi? puisque ce  
n'est... (Designant Hector.) ni avec monsieur... (Designant Thoriguon  
qui est venu se placer entre elle et Livergin.) ni avec monsieur...

THORIGNON, à part\*.

Aïe!... aïe!... aïe!...

LIVERGIN.

Ton oncle?

ADRIENNE.

Eh! tu sais bien qu'il n'est pas mon oncle.

\* M., H., A., T., L., V.

VIRGINIE, à part.

Ah! bah!...

LIVERGIN, renversé.

Pas ton oncle!... Qu'est-ce donc, alors?

ADRIENNE.

Je ne le connais pas!

LIVERGIN, furieux, allant à Thorignon.

Ah çà!... monsieur, me direz-vous?...

THORIGNON, s'efforçant de sourire.

Alexis Thorignon, rentier, Taitbout-street, 6 bis.

LIVERGIN.

Et vous avez osé pénétrer?...

THORIGNON.

Que voulez-vous? Il y a eu un méli-melo de petites correspondances. Moi, pas Colibri!... moi, Singe-Vert!... correspondre avec Coquelicot!... J'ai cru d'abord que c'était votre femme... Excusez-moi! je viens d'apprendre que c'était votre bonne!... Plaiguez-moi!

VIRGINIE, lui donnant un coup poing dans le dos.

Eh! dites donc, malhonnête!

LIVERGIN.

Il faut pourtant que je tire au clair... (il prend dans sa poche le fichu de Mathilde et le lui montrant.) C'est bien à vous, ceci?

MATHILDE \*\*.

Mon fichu!... Où l'avez-vous donc trouvé?

LIVERGIN.

Au parc Monceau...

ADRIENNE, à Mathilde.

Tu l'avais oublié à la maison, et c'est moi, qui, au moment de sortir, jeudi soir, l'ai pris par mégarde et égaré...

LIVERGIN, comprenant.

Oh! lumière!... (Avec joie.) Mais alors? Eh! parbleu!... oui... c'est bien cela!... Dans mes bras, ma femme... Dans mes bras!..

TOUS.

Hein!...

LIVERGIN.

Colibri c'était moi... parbleu!...

ADRIENNE.

Toi?...

LIVERGIN, bas.

Que veux-tu... le verrou!

ADRIENNE, Je même.

C'est vrai! c'est ma faute!...

\* M., H., A., L., T., V.

\*\* H., M., A., L., T., V.

LIVERGIN.

Après tout, j'ai trompé ma femme... avec ma femme... (A Adrienne.) Nous sommes à deux de jeu... Embrassons-nous!

ADRIENNE.

Ah! mon ami! (Ils s'embrassent.)

VIRGINIE, bas à Thorignon.

Vous me ferez entrer au Châtelet?

THORIGNON, à part.

Tiens!... c'est une idée!... j'ai toujours rêvé d'être l'amant d'une actrice!

LIVERGIN, bas à Adrienne.

Tu ne mettras plus le verrou?

ADRIENNE.

Oh! non, mon ami...

LIVERGIN, prenant le bras d'Adrienne.

Hector, j'accrocherai mon portrait dans notre chambre...

ADRIENNE.

Ton portrait?

HECTOR, lui indiquant le portrait.

C'est une surprise qu'il vous ménageait.

ADRIENNE.

Comment! ce n'était pas!... Ah! si j'avais su...

LIVERGIN.

Quoi?

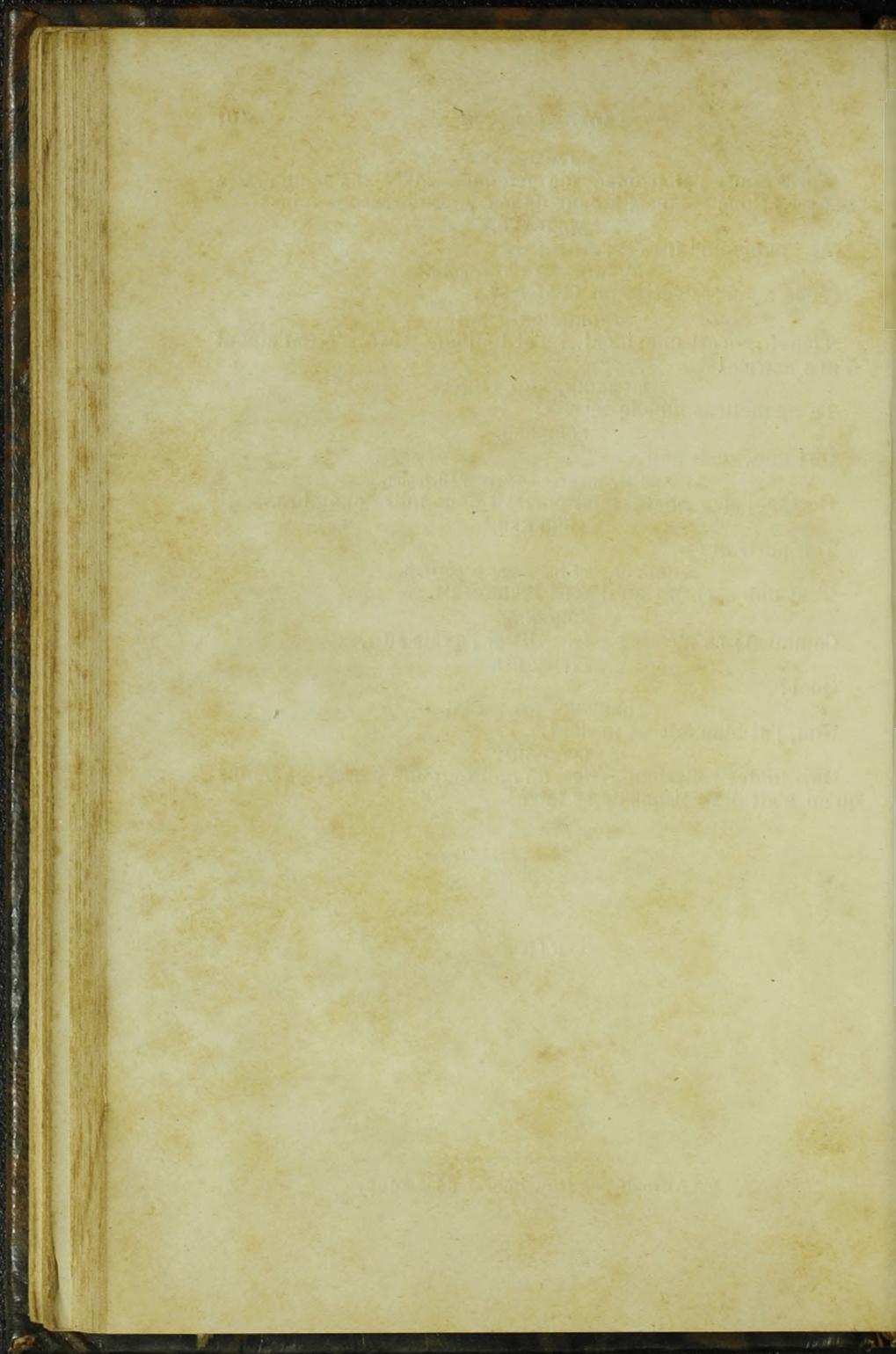
ADRIENNE, se reprenant.

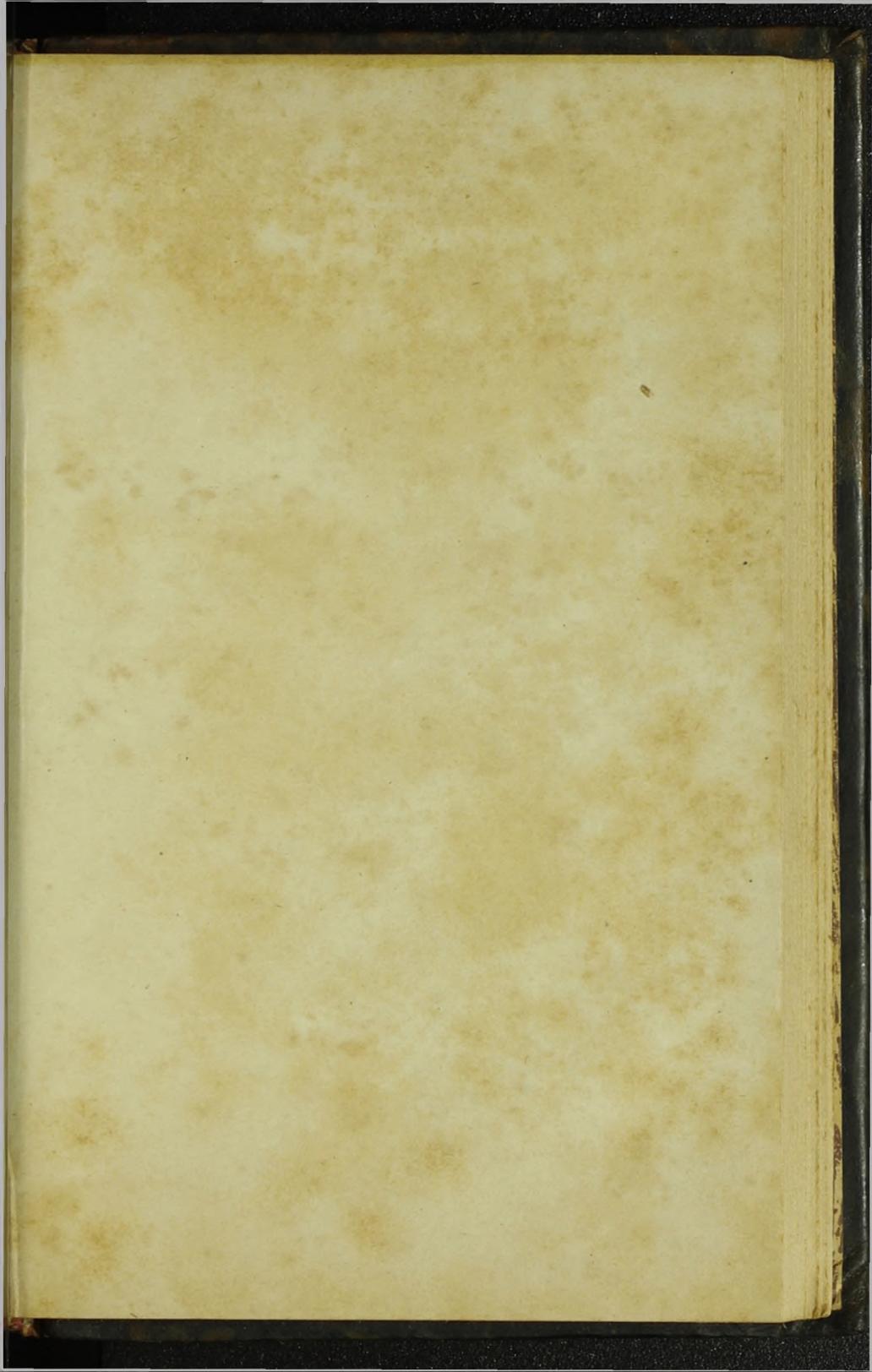
Non, j'ai bien fait de parler!...

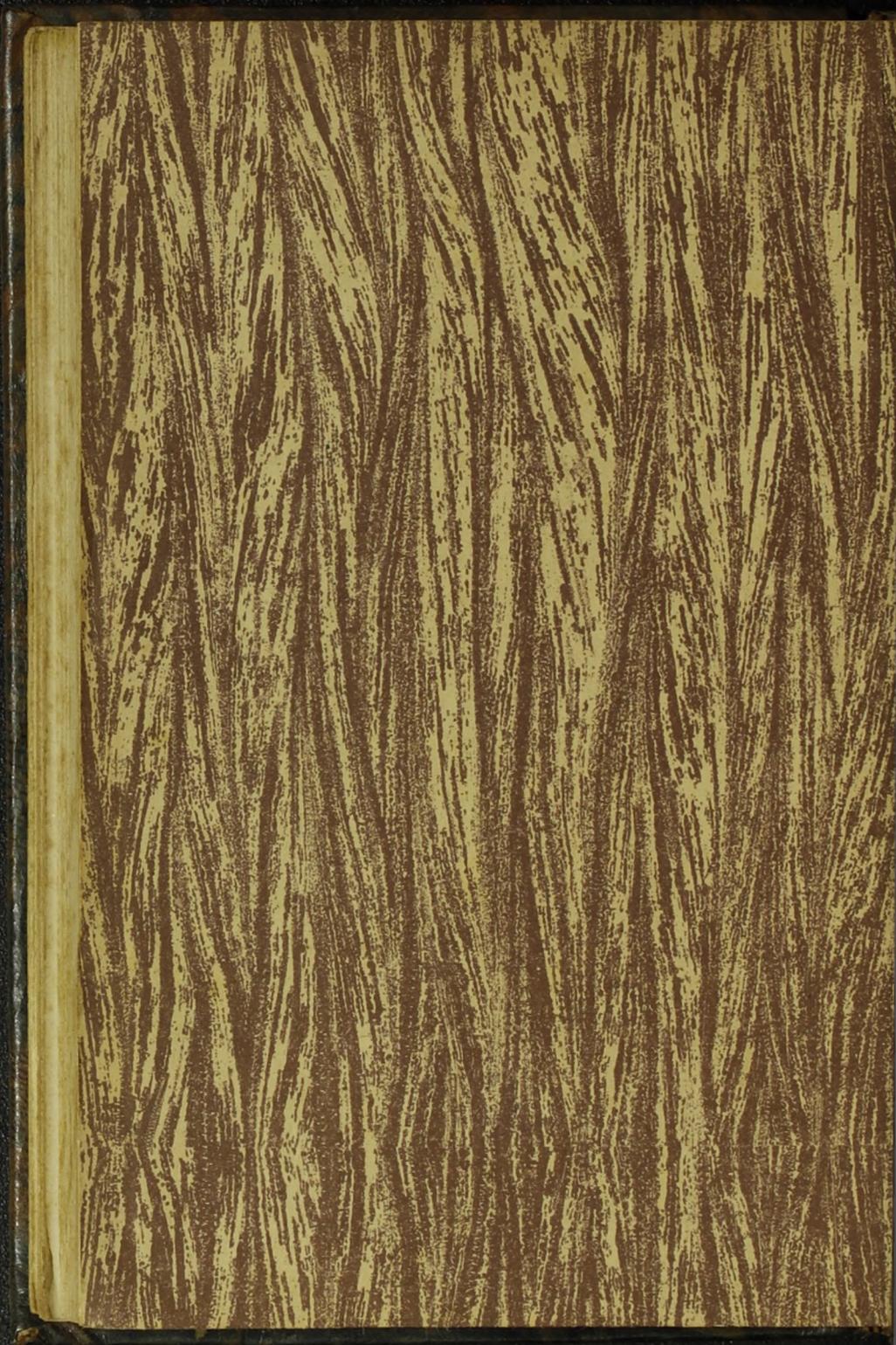
LIVERGIN.

Oui, toutes réflexions faites, on doit toujours parler... à moins qu'on n'ait des raisons de se taire!

FIN







096.2  
N15P

